

Virgil

Géorgiques

bibebook

Virgil

Géorgiques

Un texte du domaine public.

Une édition libre.

bibebook

www.bibebook.com

Partie 1



LE CHANTE LES moissons : je
dirai sous quel signe

Il faut ouvrir la terre et marier
la vigne ;

Les soins industriels que l'on
doit aux troupeaux ;

Et l'abeille économe, et ses sages

travaux.

Astres qui, poursuivant votre course
ordonnée,

Conduisez dans les cieux la marche
de l'année ;

Protecteur des raisins, déesse des
moissons,

Si l'homme encor sauvage, instruit
par vos leçons,

Quitta le gland des bois pour les
gerbes fécondes,

Et d'un nectar vermeil rougit les
froides ondes ;

Divinités des prés, des champs et des
forêts,

Faunes aux pieds légers, vous,
nymphe des guérets,

Faunes, nymphes, venez ; c'est pour
vous que je chante.

Et toi, dieu du trident, qui de ta main
puissante

De la terre frappas le sein obéissant,
Et soudain fis bondir un coursier
frémissant ;

Pallas, dont l'olivier enrichit nos
rivages ;

Vous, jeune dieu de Cée, ami des
verts bocages,

Pour qui trois cents taureaux,
éclatants de blancheur,

Paissent l'herbe nouvelle et
l'aubépine en fleur ;

Pan, qui, sur le Lycée ou le riant
Ménale,

Animes sous tes doigts la flûte
pastorale ;
Vieillard, qui dans ta main tiens un
jeune cyprès ;
Enfant, qui le premier sillonnas les
guérets ;
Vous tous, dieux bienfaisants,
déesses protectrices,
Qui de nos fruits heureux nourrissez
les prémices,
Qui versez l'eau des cieux, qui
fécondent les champs,
Ainsi qu'à nos moissons présidez à
mes chants !
Et toi qu'attend le ciel, et que la terre
adore,
Sous quel titre, ô César ! faudra-t-il

qu'on t'implore ?

Veux-tu, le front paré du myrte
maternel,

Remplacer Jupiter sur son trône
éternel ?

Va, préside aux saisons, gouverne le
tonnerre,

Protège les cités, fertilise la terre.

Veux-tu sur l'océan un pouvoir
souverain ?

Le trident de Neptune est remis dans
ta main :

Téthys t'offre sa fille ; et, roi des
mers profondes,

Tu recevras pour dot tout l'empire
des ondes.

Peut-être, plus voisin de tes nobles

aïeux,

Nouveau signe d'été, veux-tu briller
aux cieux ?

Le scorpion brûlant, déjà loin
d'Erigone,

S'écarte avec respect et fait place à
ton trône.

Choisis : mais garde-toi d'accepter
les enfers !

Qu'on vante l'Elysée et ses bois
toujours verts,

Fière d'un sceptre affreux, que
Proserpine y règne,

Toi, je veux qu'on t'adore, et non pas
qu'on te craigne.

De nos cultivateurs viens donc
guider les mains,

Et commence par eux le bonheur des humains.

Quand la neige au printemps
s'écoule des montagnes,

Dès que le doux zéphyr amollit les
campagnes,

Que j'entende le bœuf gémir sous
l'aiguillon ;

Qu'un soc longtemps rouillé brille
dans le sillon.

Veux-tu voir les guérets combler tes
vœux avides ?

Par les soleils brûlants, par les
frimas humides,

Qu'ils soient deux fois mûris et deux
fois engraisés :

Tes greniers crouleront sous tes
grains entassés.

Toutefois, dans le sein d'une terre
inconnue

Ne va point vainement enfoncer la
charrue :

Observe le climat, connais l'aspect
des cieux,

L'influence des vents, la nature des
lieux,

Des anciens laboureurs l'usage
héréditaire,

Et les biens que prodigue ou refuse
une terre.

Dans ces riches vallons la moisson
jaunira ;

Sur ces coteaux rians la grappe

noircira :

Ici sont des vergers qu'enrichit la culture,

Là règne un vert gazon qu'entretient la nature ;

Le Tmole est parfumé d'un safran précieux ;

Dans les champs de Saba l'encens croît pour les dieux ;

L'Euxin voit le castor se jouer dans ses ondes ;

Le Pont s'enorgueillit de ses mines fécondes ;

L'Inde produit l'ivoire ; et, dans ses champs guerriers,

L'Épire pour l'Élide exerce ses coursiers.

Ainsi jadis le ciel partagea ses
largesses,
Lorsqu'un mortel, sauvé des ondes
vengeresses,
De fertiles cailloux semant d'affreux
déserts,
D'hommes laborieux repeupla
l'univers.
Connais donc la nature, et règle-toi
sur elle.
Si ton terrain est gras, dès la saison
nouvelle
Qu'on y plonge le soc, et que l'été
poudreux
Mûrisse les sillons embrasés par ses
feux.

Mais si ton sol ingrat n'est qu'une
faible arène,
Qu'au retour du bouvier le soc
l'effleure à peine.
Ainsi l'un perd l'excès de sa
fécondité ;
L'autre de quelque suc est encore
humecté.

Qu'un vallon moissonné dorme un
an sans culture :
Son sein reconnaissant te paie avec
usure :
Ou sème un pur froment dans le
même terrain
Qui n'a produit d'abord que le frêle
lupin,

Ou la vesce légère, ou ces moissons
bruyantes

De pois retentissants dans leurs
cosses tremblantes.

Pour l'avoine et le lin, et les pavots
brûlants,

De leurs sucS nourriciers ils épuisent
les champs :

La terre toutefois, malgré leurs
influences,

Pourra par intervalle admettre ces
semences,

Pourvu qu'un sol usé, qu'un terrain
sans vigueur,

Par de riches engrais raniment leur
langueur.

La terre ainsi repose en changeant de

richesses ;

Mais un entier repos redouble ses largesses.

Cérès approuve encor que des chaumes flétris

La flamme, en pétillant, dévore les débris :

Soit que les sels heureux d'une cendre fertile

Deviennent pour la terre un aliment utile ;

Soit que le feu l'épure, et chasse le venin

Des funestes vapeurs qui dorment dans son sein ;

Soit qu'en le dilatant par sa chaleur

active,

Il ouvre des chemins à la sève
captive ;

Soit qu'enfin, resserrant les pores
trop ouverts

D'un sol que fatiguait l'inclémence
des airs,

Aux froides eaux du ciel, au souffle
de Borée,

Au soleil dévorant, il en ferme
l'entrée.

Vois-tu ce laboureur, constant dans
ses travaux,

Traverser ses sillons par des sillons
nouveaux ;

Ecraser, sous le poids des longs

râteaux qu'il traîne,
Les glèbes dont le soc a hérissé la
plaine,
Gourmander sans relâche un terrain
paresseux ?
Cérès à ses travaux sourit du haut
des cieux.

J'aime des hivers secs et des étés
humides :
L'été des sillons frais, l'hiver des
champs arides,
Sont un garant certain de la fertilité :
C'est alors que, surpris de leur
fécondité,
Et le riche Gargare, et l'heureuse
Mysie,

Enfantent ces moissons qui
nourrissent l'Asie.

Au maître des saisons adresse donc
tes vœux.

Mais l'art du laboureur peut tout
après les dieux.

Dans les champs la semence est-elle
déposée,

Il la couvre à l'instant sous la glèbe
écrasée ;

Puis d'un fleuve, coupé par de
nombreux canaux,

Court dans chaque sillon distribuer
les eaux.

Si le soleil brûlant flétrit l'herbe
mourante,

Aussitôt je le vois par une douce

pente

Amener, du sommet d'un rocher
sourcilleux,

Un docile ruisseau, qui sur un lit
pierreux

Tombe, écume, et, roulant avec un
doux murmure,

Des champs désaltérés ranime la
verdure.

Tantôt, pour empêcher qu'un frêle
chalumeau

Ne languisse accablé sous un riche
fardeau,

Dès qu'il voit du sillon sortir ses
blés superbes,

Il livre à ses troupeaux le vain luxe
des herbes.

Tantôt son bras actif, desséchant des
marais,
De leurs dormantes eaux délivre les
guérets ;
Surtout lorsque, gonflant ses ondes
orageuses,
Un fleuve a submergé les campagnes
fangueuses,
Et que du noir limon dont les champs
sont couverts
L'exhalaison impure empoisonne les
airs.
Mais, malgré tant de soins,
malheureux que nous sommes !

Malgré les animaux qui secondent les
hommes,

Tout n'est pas fait encor ; crains
pour tes jeunes blés
L'ombre, et l'herbe indomptable, et
les brigands ailés.

Tel est l'arrêt fatal du maître du
tonnerre :

Lui-même il força l'homme à cultiver
la terre ;

Et, n'accordant ses fruits qu'à nos
soins vigilants,

Voulut que l'indigence éveillât les
talents.

Avant lui, point d'enclos, de bornes,
de partage ;

La terre était de tous le commun
héritage ;

Et, sans qu'on l'arrachât, prodigue

de son bien

La terre donnait plus à qui n'exigeait rien.

C'est lui qui, proscrivant une oisive opulence,

Partout de son empire exila l'indolence.

Il endurcit la terre, il souleva les mers,

Nous déroba le feu, troubla la paix des airs,

Empoisonna la dent des vipères livides,

Contre l'agneau craintif arma les loups avides,

Dépouilla de leur miel les riches arbrisseaux,

Et du vin dans les champs fit tarir les
ruisseaux.

Enfin l'art à pas lents vint adoucir
nos peines ;

Le caillou rend le feu recelé dans ses
veines ;

La terre obéissante et les flots
étonnés

Par la rame et le soc déjà sont
sillonés ;

Déjà le nocher compte et nomme les
étoiles ;

Des chiens lancent un cerf, le
chasseur tend ses toiles ;

La glu trompe l'oiseau ; le crédule
poisson

Tombe dans des filets, ou pend à

l'hameçon.

Bientôt le fer rougit dans la
fournaise ardente ;

J'entends crier la dent de la lime
mordante ;

L'acier coupe le bois que déchiraient
les coins.

Tout cède aux longs travaux, et
surtout aux besoins.

Quand Dodone aux mortels refusa
leur pâture,

Cérès vint des guérets leur montrer
la culture.

De ces nouveaux bienfaits sont nés
des soins nouveaux :

La rouille vient ronger le fruit de nos

travaux ;

La ronce naît en foule, et les épis
périssent ;

D'arbustes épineux les sillons se
hérissent ;

Et Cérès, à côté de ses plus riches
dons,

Voit triompher l'ivraie, et régner les
chardons.

Tourmente donc la terre, appelle
donc la pluie,

Chasse l'avidé oiseau, détruis
l'ombre ennemie ;

Ou, bientôt affamé près d'un riche
voisin,

Retourne au gland des bois pour
assouvir ta faim.

Mais les moments sont chers ; hâte-toi de connaître

Ce qui doit composer ton arsenal champêtre.

D'abord on forge un soc ; on taille des traîneaux ;

De leurs ongles de fer on arme des râpeaux ;

On entrelace en claie un arbuste docile ;

Le van chasse des grains une paille inutile ;

Le madrier pesant te sert à les fouler ;

Et des chars au besoin seront prêts à rouler ;

Sans tous ces instruments, il n'est

point de culture.

De la charrue enfin dessinons la structure.

D'abord il faut choisir, pour en former le corps,

Un ormeau que l'on courbe avec de longs efforts.

Le joug qui t'asservit ton robuste attelage,

Le manche qui conduit le champêtre équipage,

Pour soulager tes mains et le front de tes bœufs,

Du bois le plus léger seront formés tous deux.

Le fer, dont le tranchant dans la terre

se plonge,

S'enchâsse entre deux coins, d'où sa
pointe s'allonge.

Aux deux côtés du soc de larges
orillons,

En écartant la terre, exhausent les
sillons.

De huit pieds en avant que le timon
s'étende ;

Sur deux orbes roulants que ta main
le suspende :

Et qu'enfin tout ce bois, éprouvé par
les feux,

Se durcisse à loisir sur ton foyer
fumeux.

Il est mille autres soins consacrés
par nos pères ;

Ne dédaigne donc pas ces préceptes
vulgaires.

D'abord, qu'un long cylindre
également roulé

Aplanisse la terre où tu battras le
blé.

Si d'un ciment visqueux tes mains ne
la pétrissent,

D'herbes et d'animaux les fentes se
remplissent :

Là, l'immonde crapaud dans un coin
s'assoupit ;

Dans son trou tortueux la taupe se
tapit ;

Prévoyant les besoins de la triste
vieillesse,

La fourmi diligente y butine sans

cesse ;

Le charançon dévore un vaste amas
de grains ;

Et le mulot remplit ses greniers
souterrains.

Peut-être voudrais-tu, dès la saison
de Flore,

Prévoir ce que pour toi l'été va faire
éclore ?

Regarde l'amandier reverdir tous les
ans,

Et courber en festons ses rameaux
odorants :

Abonde-t-il en fleurs ? Par des
chaleurs ardentes

Le soleil mûrira des moissons

abondantes ;

Si des feuilles sans fruit surchargent
ses rameaux,

Le fléau ne battra que de vains
chalumeaux.

Des légumes souvent l'enveloppe
infidèle

Déguise la maigreur des fruits qu'elle
recèle.

Pour qu'ils soient mieux nourris, et
pour rendre le grain

Plus prompt à s'amollir en bouillant
dans l'airain,

J'ai vu dans le marc d'huile et dans
une eau nitrée

Détremper la semence avec soin
préparée :

Remède infructueux ! Inutiles secrets !

Les grains les plus heureux, malgré tous ces apprêts,

Dégénèrent enfin, si l'homme avec prudence

Tous les ans ne choisit la plus belle semence.

Tel est l'arrêt du sort : tout marche à son déclin.

Je crois voir un nocher, qui, la rame à la main,

Lutte contre les flots, et les fend avec peine ;

Suspend-il ses efforts ? L'onde roule et l'entraîne.

Il faut savoir encore interroger les

cieux.

L'Arcture, les Chevreaux, le Dragon
lumineux,

Sont pour le laboureur d'aussi
fidèles guides

Que pour l'adroit nocher, qui sur des
mers perfides,

Implorant son pays la terre, et le
repos,

Du détroit de Léandre ose affronter
les flots

Observe donc leur cours. Sitôt que la
Balance

Du travail, du repos, du bruit et du
silence,

Rendra l'empire égal, et du trône des
airs

Entre l'ombre et le jour suspendra
l'univers,
Avant que des vents froids le souffle
la resserre,
Tandis qu'elle est traitable, on
façonne la terre :
De tes taureaux nerveux aiguillonne
les flancs ;
Sème l'orge, le lin, les pavots
nourrissants ;
Ne quitte point le soc : hâte-toi ; les
tempêtes
Vont verser les torrents suspendus
sur nos têtes.
Sitôt que dans nos champs Zéphyre
est de retour,
On y sème la fève ; et quand l'astre

du jour,
Ouvrant dans le Taureau sa brillante
carrière,
Engloutit Sirius dans des flots de
lumière,
Les sillons amollis reçoivent les
sainfoins,
Et le millet doré redemande tes
soins.
Préfères-tu des blés, dont les gerbes
flottantes
Roulent au gré des vents leurs ondes
jaunissantes ?
Attends jusqu'au lever de la
couronne d'or.
Plusieurs jettent leurs grains quand
Maïa luit encor :

Mais la terre à regret reçoit cette
semence,
Et de maigres épis trompent leur
espérance.

La faisole à tes soins a-t-elle quelque
part ?

Jusqu'à l'humble lentille abaisSES-tu
ton art ?

Attends que dans les cieux
disparaisse l'Arcture,
Et poursuis jusqu'au temps où règne
la froidure.

Pour régler nos travaux, pour
marquer les saisons,
L'art divisa du ciel les vastes
régions.

Soleil, âme du monde, océan de lumière,

Douze astres différents partagent ta carrière.

Cinq zones de l'Olympe embrassent le contour :

L'une des feux brûlants est l'aride séjour ;

Deux autres, qu'en tous temps attriste la froidure,

Des deux pôles glacés ont formé la ceinture :

Mais entre ces glaçons et ces feux éternels,

Deux autres ont reçu les malheureux mortels ;

Et dans son cours brillant bornent

l'oblique voie

Où du dieu des saisons la marche se
déploie.

Le globe vers le nord hérissé de
frimas

S'élève, et redescend vers les
brûlants climats.

Notre pôle des cieux voit la clarté
sublime :

Du Tartare profond l'autre touche
l'abîme.

Calisto, dont le char craint les flots
de Téthys,

Vers les glaces du nord brille auprès
de son fils ;

Le dragon les embrasse ainsi qu'un
fleuve immense.

Le pôle du midi, noir séjour du
silence,

N'offre aux tristes humains qu'une
éternelle nuit :

Peut-être en nous quittant Phébus
chez eux s'enfuit ;

Et lorsque ses coursiers nous
soufflent la lumière,

Pour eux l'obscur nuit commence sa
carrière.

Le globe ainsi connu t'annonce les
saisons :

Quand il faut ou semer, ou couper les
moissons,

Abattre le sapin destiné pour
Neptune,

Aux infidèles mers confier sa
fortune :

Et ce n'est pas en vain que ces astres
brillants

En quatre temps égaux nous
partagent les ans.

Plusieurs font à loisir, retenus par
l'orage,

Ce qu'il faudrait hâter sous un ciel
sans nuage :

Ils aiguissent leur soc, ils comptent
leurs boisseaux ;

Creusent une nacelle, ou marquent
leurs troupeaux ;

Préparent des liens à leurs vignes
naissantes ;

Taillent des pieux aigus, des fourches
menaçantes ;
La meule met en poudre ou le feu cuit
leurs grains ;
Et le jonc en panier s'arrondit sous
leurs mains.

Les fêtes même, il est un travail
légitime.
Ne peut-on pas alors, sans scrupule
et sans crime,
Tendre un piège aux oiseaux,
embraser des buissons,
D'un mur tissu d'épine entourer ses
moissons,
Ou rafraîchir ses prés que la chaleur
altère,

Ou baigner ses brebis dans une eau
salutaire ?

C'est dans ces mêmes jours que, libre
de travaux,

Chacun porte aux cités les présents
des hameaux ;

Et, rapportant chez soi les tributs de
la ville,

Presse les pas tardifs de son âne
indocile.

La lune apprend aussi, dans son
cours inégal,

Quel jour à tes travaux est propice
ou fatal.

Le cinquième est funeste ; en ce jour
de colère

Naquirent Erinnys, Tisiphone,

Mégère,
Et vous, fameux titans, géants
audacieux,
Que la terre enfanta pour attaquer
les cieux.
Trois fois roulant des monts
arrachés des campagnes,
Leur audace entassa montagnes sur
montagnes,
Ossa sur Pélion, Olympe sur Ossa ;
Trois fois, le foudre en main, le dieu
les renversa.
Au dixième croissant de la lune
nouvelle,
On peut du fier taureau dompter le
front rebelle,
Planter la jeune vigne, ou d'une agile

main

Promener la navette errante sur le
lin.

Une clarté plus pure embellit le
neuvième :

Le brigand le redoute, et le voyageur
l'aime.

Chacun a son emploi ; mais, dans ce
choix du temps,

Ainsi que d'heureux jours, il est
d'heureux instants.

Faut-il couper le chaume ? On le
coupe sans peine

Quand la nuit l'a mouillé de son
humide haleine :

Pour dépouiller les prés, attends que
sur les fleurs

L'aurore en souriant ait répandu ses pleurs.

Plusieurs pendant l'hiver, près d'un foyer antique,

Veillent à la lueur d'une lampe rustique :

Leur compagne près d'eux, partageant leurs travaux,

Tantôt d'un doigt léger fait rouler ses fuseaux ;

Tantôt cuit dans l'airain le doux jus de la treille,

Et charme par ses chants la longueur de la veille.

Mais c'est en plein soleil, dans l'ardente saison,

Qu'au tranchant de la faux on livre la

moisson,

Que sur l'épi doré le fléau se déploie.

Donne aux soins les beaux jours, et
l'hiver à la joie.

L'hiver, tel qu'un nocher qui, plein
d'un doux transport,

Couronne ses vaisseaux triomphants
dans le port,

Tranquille sous le chaume, à l'abri
des tempêtes,

L'heureux cultivateur donne ou
reçoit des fêtes :

Pour lui ces tristes jours rappellent
la gaîté ;

Il s'applaudit l'hiver des travaux de
l'été.

Alors même sa main n'est pas
toujours oisive ;

De l'arbre de Pallas il recueille
l'olive ;

Le myrte de Vénus lui cède un fruit
sanglant,

Et le laurier sa graine, et les chênes
leur gland.

Les flots sont-ils glacés, les champs
couverts de neige ?

Il tend des rets au cerf, prend
l'oiseau dans un piège,

Ou presse un lièvre agile, ou, la
fronde à la main,

Fait siffler un caillou qui terrasse le
daim.

D'autres temps, d'autres soins.

Dirai-je à quels désastres
De l'automne orageux nous exposent
les astres,
Quand les jours sont moins longs,
les soleils moins ardents ;
Ou quels torrents affreux épanche le
printemps,
Quand le blé d'épis verts a hérissé
les plaines,
Et des flots d'un lait pur déjà gonfle
ses veines ?
L'été même, à l'instant qu'on liait en
faisceaux
Les épis jaunissants qui tombent
sous la faux,
J'ai vu les vents, grondant sur ces
moissons superbes,

Déraciner les blés, se disputer les
gerbes,
Et, roulant leurs débris dans de noirs
tourbillons,
Enlever, disperser les trésors des
sillons.

Tantôt un vaste amas d'effroyables
nuages,
Dans ses flancs ténébreux couvant
de noirs orages,
S'élève, s'épaissit, se déchire ; et
soudain
La pluie, à flots pressés, s'échappe
de son sein ;
Le ciel descend en eaux, et couche
sur les plaines

Ces riantes moissons, vains fruits de
tant de peines ;

Les fossés sont remplis ; les fleuves
débordés

Roulent en mugissant dans les
champs inondés ;

Les torrents bondissants précipitent
leur onde,

Et des mers en courroux le noir
abîme gronde.

Dans cette nuit affreuse, environné
d'éclairs,

Le roi des dieux s'assied sur le trône
des airs :

La terre tremble au loin sous son
maître qui tonne ;

Les animaux ont fui ; l'homme

éperdu frissonne ;
L'univers ébranlé s'épouvante... le
dieu,
D'un bras étincelant, dardant un
trait de feu,
De ces monts si souvent mutilés par
la foudre,
De Rhodope ou d'Athos met les
rochers en poudre ;
Et leur sommet brisé vole en éclats
fumants ;
Le vent croît, l'air frémit d'horribles
sifflements ;
En torrents redoublés les vastes
cieux se fondent ;
La rive au loin gémit, et les bois lui
répondent.

Pour prévenir ces maux, lis aux
voûtes des cieux ;

Suis dans son cours errant le
messager des dieux ;

Observe si Saturne est d'un heureux
présage :

Surtout aux dieux des champs
présente un pur hommage.

Quand l'ombrage au printemps invite
au doux sommeil,

Lorsque l'air est plus doux, l'horizon
plus vermeil,

Les vins plus délicats, les victimes
plus belles,

Offre des vœux nouveaux pour des
moissons nouvelles ;

Choisis pour temple un bois, un

gazon pour autel,
Pour offrande du vin, et du lait, et du
miel :

Trois fois autour des blés on conduit
la victime :

Et trois fois, enivré d'une joie
unanime,

Un chœur nombreux la suit en
invoquant Cérès :

Même, avant que le fer dépouille les
guérets,

Tous entonnent un hymne ; et,
couronné de chêne,

Chacun d'un pied pesant frappe
gaîment la plaine.

Si ce culte pieux n'obtient pas de
beaux jours,

La lune de l'orage annonce au moins
le cours :

Et le berger connaît par d'assurés
présages

Quand il doit éviter les lointains
pâturages.

Au premier sifflement des vents
tumultueux,

Tantôt au haut des monts d'un bruit
impétueux

On entend les éclats ; tantôt les mers
profondes

Soulèvent en grondant et balancent
leurs ondes ;

Tantôt court sur la plage un long
mugissement,

Et les noires forêts murmurent

sourdement.

Que je plains les nochers, lorsqu'aux
prochains rivages

Les plongeurs effrayés, avec des cris
sauvages,

Volent du sein de l'onde ; ou quand
l'oiseau des mers

Parcourt en se jouant les rivages
déserts ;

Ou lorsque le héron, les ailes
étendues,

De ses marais s'élance et se perd
dans les nues !

Quelquefois, de l'orage avant-
coureur brûlant,

Des cieux se précipite un astre

étincelant,
Et dans le sein des nuits, qu'il rend
encor plus sombres,
Traîne de longs éclairs qui sillonnent
les ombres :
Tantôt on voit dans l'air des feuilles
voltiger,
Et la plume, en tournant, sur les
ondes nager.
Si l'éclair brille au nord, de l'Eure et
de Zéphire
Si la foudre en éclat ébranle au loin
l'empire,
Alors, ô laboureur ! crains les
torrents des cieux ;
Nochers, ployez la voile, et redoublez
vos vœux.

Que dis-je ? Tout prédit l'approche
des orages :

Nul, sans être averti, n'éprouva leurs
ravages :

Déjà l'arc éclatant qu'Iris trace dans
l'air

Boit les feux du soleil et les eaux de
la mer ;

La grue, avec effroi s'élançant des
vallées,

Fuit ces noires vapeurs de la terre
exhalées ;

Le taureau hume l'air par ses larges
naseaux ;

La grenouille se plaint au fond de ses
roseaux ;

L'hirondelle en volant effleure le

rivage ;

Tremblante pour ses œufs, la fourmi
déménage ;

Et des affreux corbeaux les noires
légions

Fendent l'air qui frémit sous leurs
longs bataillons.

Vois les oiseaux des mers, et ceux
que les prairies

Nourrissent près des eaux sur des
rives fleuries ;

De leur séjour humide on les voit
s'approcher :

Offrir leur tête aux flots qui battent
le rocher,

Promener sur les eaux leur troupe

vagabonde,
Se plonger dans leur sein, reparaître
sur l'onde,
S'y replonger encore, et par cent jeux
divers
Annoncer les torrents suspendus
dans les airs.
Seule, errant à pas lents sur l'aride
rivage,
La corneille enrouée appelle aussi
l'orage.
Le soir la jeune fille, en tournant son
fuseau,
Tire encor de sa lampe un présage
nouveau,
Lorsque la mèche en feu, dont la
clarté s'émousse,

Se couvre, en pétillant, de noirs flocons de mousse.

Mais la sérénité reparaît à son tour :
Des signes non moins sûrs t'annoncent son retour ;

Des astres plus brillants ont peuplé l'hémisphère :

La lune sur son char le dispute à son frère ;

On ne voit plus dans l'air des nuages errants

Flotter, comme la laine éparse au gré des vents ;

Ni l'oiseau de Thétis sur l'humide rivage

Aux rayons du soleil étaler son plumage ;

Ni ces vils animaux dans la fange
engraissés

Déliier des épis les faisceaux
dispersés.

Enfin l'air s'éclaircit ; du sommet
des montagnes

Le brouillard affaissé descend dans
les campagnes ;

Et le triste hibou, le soir au haut des
toits,

En longs gémissements ne traîne
plus sa voix.

Tantôt l'affreux Nisus, avide de
vengeance,

Sur sa fille, à grand bruit, du haut
des cieux s'élance :

Scylla vole et fend l'air ; Nisus vole

et la suit ;

Scylla, plus prompte encor, se
détourne et s'enfuit.

Même les noirs corbeaux, bannissant
la tristesse,

Annoncent les beaux jours par trois
cris d'allégresse,

Et d'un gosier moins rauque
expriment leur gaîté :

Souvent, au haut de l'arbre où flotte
leur cité,

Vous voyez leurs ébats agiter le
feuillage ;

Une douceur secrète attendrit leur
ramage :

Ils aiment à revoir, depuis longtemps
bannis,

Leur arbre hospitalier, leur famille et
leurs nids.

Non que du ciel en eux la sagesse
immortelle

D'un rayon prophétique ait mis
quelque étincelle :

L'instinct seul les éclaire ; et lorsque
ces vapeurs

D'où naissent tour à tour le froid et
les chaleurs,

Ou des vents inconstants lorsque
l'humide haleine

Change pour nous des cieux
l'influence incertaine,

Les êtres animés changent avec le
temps :

Ainsi, muet l'hiver, l'oiseau chante

au printemps.

Ainsi l'agneau bondit sur le naissant
herbage,

Et même le corbeau pousse un cri
moins sauvage.

Mais, malgré ces leçons, crains-tu
d'être séduit

Par le perfide éclat d'une brillante
nuit ?

Du soleil, de sa sœur, observe la
carrière.

Quand la jeune Phébé rassemble sa
lumière,

Si son croissant terni s'émousse
dans les airs,

La pluie alors menace et la terre et
les mers.

Du fard de la pudeur peint-elle son visage ?

Des vents prêts à gronder c'est le plus sûr présage.

Le quatrième jour (cet augure est certain),

Si son arc est brillant, si son front est serein,

Durant le mois entier que ce beau jour amène,

Le ciel sera sans eau, l'aquilon sans haleine,

L'océan sans tempête ; et les nochers heureux

Bientôt sur le rivage acquitteront leurs vœux.

Le soleil à son tour t'instruit, soit

dès l'aurore,
Soit lorsque de ses feux l'occident se
colore.

Si, de taches semé, sous un voile
ennemi

Son disque renaissant se dérobe à
demi,

Crains les vents pluvieux ; leurs
humides haleines

Menacent tes troupeaux, tes vergers
et tes plaines.

Si de son lit de pourpre on voit
l'aurore en pleurs

Sortir languissamment sans force et
sans couleurs ;

Si Phébus, à travers une vapeur
grossière

Dispersant faiblement quelques
traits de lumière,
Semble luire à regret, de leurs
feuillages verts

Les raisins colorés vainement sont
couverts ;

Sous les grains bondissants dont les
toits retentissent,

La grêle écrase, hélas ! Les grappes
qui mûrissent.

Surtout sois attentif lorsque
achevant leur tour

Ses coursiers dans la mer vont
éteindre le jour ;

Du pourpre, de l'azur, les couleurs
différentes

Souvent marquent son front de leurs

taches errantes :

Saisis de ces vapeurs le spectacle
mouvant ;

L'azur marque la pluie, et le pourpre
le vent :

Si le pourpre et l'azur colorent son
visage,

De la pluie et des vents redoute le
ravage :

Je n'irai point alors, sur de frêles
vaisseaux,

Dans l'horreur de la nuit m'égarer
sur les eaux.

Mais lorsqu'il recommence et finit sa
carrière,

S'il brille tout entier d'une pure
lumière,

Sois sans crainte : vainqueur des
humides autans,
L'aquilon va chasser les nuages
flottants.

Ainsi ce dieu puissant, dans sa
marche féconde,

Tandis que de ses feux il ranime le
monde,

Sur l'humble laboureur veille du haut
des cieux ;

Lui prédit les beaux jours, et les
jours pluvieux.

Qui pourrait, ô soleil ! t'accuser
d'imposture ?

Tes immenses regards embrassent la
nature :

C'est toi qui nous prédis ces

tragiques fureurs

Qui couvent sourdement dans
l'abîme des cœurs.

Quand César expira, plaignant notre
misère,

D'un nuage sanglant tu voilas ta
lumière ;

Tu refusas le jour à ce siècle
pervers ;

Une éternelle nuit menaça l'univers.

Que dis-je ? Tout sentait notre
douleur profonde,

Tout annonçait nos maux : le ciel, la
terre et l'onde,

Les hurlements des chiens, et le cri
des oiseaux.

Combien de fois l'Etna, brisant ses

arsenaux,

Parmi des rocs ardents, des flammes
ondoyantes,

Vomit en bouillonnant ses entrailles
brûlantes !

Des bataillons armés dans les airs se
heurtaient :

Sous leurs glaçons tremblants les
Alpes s'agitaient ;

On vit errer, la nuit, des spectres
lamentables ;

Des bois muets sortaient des voix
épouvantables ;

L'airain même parut sensible à nos
malheurs ;

Sur le marbre amolli l'on vit couler
des pleurs :

La terre s'entrouvrit, les fleuves
reculèrent ;

Et, pour comble d'effroi... les
animaux parlèrent.

Le superbe Eridan, le souverain des
eaux,

Traîne et roule à grand bruit forêts,
bergers, troupeaux ;

Le prêtre, environné de victimes
mourantes,

Observe avec horreur leurs fibres
menaçantes ;

L'onde changée en sang roule des
flots impurs ;

Des loups hurlant dans l'ombre
épouvantent nos murs ;

Même en un jour serein l'éclair luit,

le ciel gronde,
Et la comète en feu vient effrayer le
monde.

Aussi la Macédoine a vu nos
combattants

Une seconde fois s'égorger dans ses
champs ;

Deux fois le ciel souffrit que ces
fatales plaines

S'engraissassent du sang des légions
romaines.

Un jour le laboureur, dans ces
mêmes sillons

Où dorment les débris de tant de
bataillons,

Heurtant avec le soc leur antique
dépouille,

Trouvera, plein d'effroi, des dards
rongés de rouille :

Verra de vieux tombeaux sous ses
pas s'écrouler,

Et des soldats romains les ossements
rouler.

O père des Romains, fils du dieu des
batailles !

Protectrice du Tibre, appui de nos
murailles,

Vesta ! Dieux paternels, ô dieux de
mon pays !

Ah ! du moins que César rassemble
nos débris !

Par ces revers sanglants dont elle fut
la proie,

Rome a bien effacé les parjures de
Troie.

Hélas ! le ciel, jaloux du bonheur des
Romains,

César, te redemande aux profanes
humains.

Que d'horreurs en effet ont souillé la
nature !

Les villes sont sans lois, la terre sans
culture ;

En des champs de carnage on change
nos guérets,

Et Mars forge ses dards des armes de
Cérès.

Ici le Rhin se trouble, et là mugit
l'Euphrate ;

Partout la guerre tonne et la discorde

éclate ;

Des augustes traités le fer tranche les
nœuds,

Et Bellone en grondant se déchaîne
en cent lieux.

Ainsi, lorsqu'une fois lancés de la
barrière,

D'impétueux coursiers volent dans la
carrière,

Leur guide les rappelle et se raidit en
vain :

Le char n'écoute plus ni la voix ni le
frein.



Partie 2



'AI CHANTÉ LES guérets et le
cours des saisons ;
Soyez à votre tour l'objet de
mes leçons,
Beaux vergers, sombres bois,
et vous, riches vendanges.

Viens ! Tout répète ici ton nom et tes
louanges ;

Viens, Bacchus ! De tes dons ces
coteaux sont couverts ;

L'automne a sur son front tressé tes
pampres verts ;
Et déjà sur les bords de la cuve
fumante
S'élève en bouillonnant la vendange
écumante :
Descends de tes coteaux, mets bas
ton brodequin,
Et rougissons nos pieds dans des
ruisseaux de vin.
Et toi, de qui la main vint m'ouvrir la
barrière,
Mécène, soutiens-moi dans ma
longue carrière.
Que d'autres de la fable empruntent
les atours ;
Que leur muse s'égare en de vagues

détours :

Le vrai seul est mon but, et toi seul
es mon guide.

Sur la fleur des objets glissons d'un
pas rapide :

Pour tout approfondir, tout peindre
dans mes vers,

La nature est trop vaste, et tes
moments trop chers.

Les arbres, de la terre agréable
parure,

Sortent diversement des mains de la
nature.

Les uns, sans implorer des soins
infructueux,

Dans les champs, sur les bords des
fleuves tortueux,

Naissent indépendants de l'industrie
humaine :

Ainsi le souple osier se reproduit
sans peine ;

Tels sont l'humble genêt, les saules
demi-verts,

Et ces blancs peupliers balancés
dans les airs.

D'autres furent semés ; ainsi
croissent l'yeuse,

Qui redouble des bois l'horreur
religieuse ;

Le châtaignier couvert de ses fruits
épineux,

Et le chêne, à Dodone interprète des
dieux.

Plusieurs sont entourés de rejetons

sans nombre :

Ainsi le cerisier aime à voir sous son
ombre

S'élever ses enfants ; ainsi ces vieux
ormeaux

Sur leur jeune famille étendent leurs
rameaux ;

Et même le laurier, que le Pinde
révère,

Lève son front timide à l'abri de son
père.

Tels, sans les soins de l'art, d'elle-
même autrefois

La nature enfanta les vergers et les
bois,

Et les humbles taillis, et les forêts
sacrées.

Depuis, l'art, se frayant des routes
ignorées,
Par des moyens nouveaux créa de
nouveaux plants.
Là d'un arbre fécond les rejetons
naissants,
Par le tranchant acier séparés de leur
père,
Vont recevoir ailleurs une sève
étrangère ;
Ici des souches d'arbre, ou des
rameaux fendus,
Ou des pieux aiguisés, à nos champs
sont rendus :
Celui-ci courbe en arc la branche
obéissante,
Et dans le sol natal l'ensevelit

vivante ;

Cet autre émonde un arbre, et plante
ses rameaux,

Qui dans son champ surpris
deviennent arbrisseaux.

Un aride olivier, surpassant ces
prodiges,

Des éclats d'un vieux tronc pousse
de jeunes tiges.

De rameaux étrangers un arbre
s'embellit,

D'un fruit qu'il ignorait son tronc
s'enorgueillit ;

Le poirier sur son front voit des
pommes éclore,

Et sur le cornouiller la prune se
colore.

Connais donc chaque espèce, et
soigne sa beauté ;

D'un fruit sauvage encore adoucis
l'âpreté :

Point d'arbres négligés, point de
terres oisives ;

Couvrons de pampre Ismare, et
Taburne d'olives.

L'arbre né de lui-même étale
fièrement

De ses rameaux pompeux le stérile
ornement ;

La nature se plut à parer son
ouvrage :

Mais qu'on prête à sa tige un rameau
moins sauvage,

Ou qu'il soit transplanté dans un sol

plus heureux ;

Dompté par la culture, il comblera
tes vœux.

Tels encor, si tu veux les ranger dans
la plaine,

Ces faibles rejetons paieront un jour
ta peine ;

Par l'ombre de leur père étouffé
aujourd'hui,

Stériles avortons, ils languissent
sous lui.

L'arbre qu'on a semé, croissant pour
un autre âge,

A nos derniers neveux réserve son
ombrage ;

Sa tige même enfante un fruit
décoloré ;

Le pommier méconnaît son suc
dénaturé ;

La grappe est des oiseaux la
honteuse pâture.

Tous ces arbres enfin ont besoin de
culture ;

Que tous soient transplantés, rangés
dans les sillons,

Et qu'à force de soins on achète leurs
dons.

Mais chacun d'eux exige un art qu'il
faut connaître.

De tronçons enfouis l'olivier veut
renaître :

D'un rameau sort un myrte agréable
à Vénus ;

Et les ceps provignés sont plus chers

à Bacchus.

Avec plus de succès on transplante le frêne,

L'arbre de Jupiter, celui du fils d'Alcmène,

Le coudrier noueux, les palmiers toujours verts,

Et le sapin, qui croît pour affronter les mers.

D'autres seront greffés : sur les plaines stériles

On porte du pommier les rejetons fertiles :

Le hêtre avec plaisir s'allie au châtaignier ;

La pierre abat la noix sur l'aride arboisier ;

Le poirier de sa fleur blanchit
souvent le frêne ;

Et le porc, sous l'ormeau, broya le
fruit du chêne.

Cet art a deux secrets dont l'effet est
pareil :

Tantôt, dans l'endroit même où le
bouton vermeil

Déjà laisse échapper sa feuille
prisonnière,

On fait avec l'acier une fente légère :

Là d'un arbre fertile on insère un
bouton,

De l'arbre qui l'adopte utile
nourrisson :

Tantôt des coins aigus entrouvrent
avec force

Un tronc dont aucun nœud ne
hérissé l'écorce :

A ces branches succède un rameau
plus heureux.

Bientôt ce tronc s'élève en arbre
vigoureux ;

Et, se couvrant des fruits d'une race
étrangère,

Admire ces enfants dont il n'est pas
le père.

Le même arbre d'ailleurs,
diversement produit,

Voit changer son feuillage et varier
son fruit.

La terre, dans les bois, nourrit sous
plusieurs formes

La race des lotos, des cyprès et des

ormes ;

Les saules ne sont pas les mêmes en tous lieux :

L'olive, ainsi qu'au goût, est différente aux yeux :

En des moules divers la nature la jette,

En globe l'arrondit, ou l'allonge en navette.

La poire est distinguée, ici par sa grosseur ;

Là, par son coloris ; plus loin, par sa douceur.

L'une mûrit l'été, l'autre tombe en automne ;

Celle-ci dans l'hiver à la main s'abandonne.

Notre vigne fleurit suspendue aux
ormeaux ;

La grappe de Lesbos rampe sur les
coteaux ;

Les raisins sont tardifs, ou se
pressent d'éclorre ;

Le pourpre les rougit, ou le safran les
dore :

Ceux-ci sur les rochers se cuiront
lentement,

Ceux-là s'amolliront dans l'airain
écumant.

Ici d'un jus vermeil la sève généreuse
Dans nos veines répand une chaleur
heureuse ;

Là les esprits fumeux de ce vin sans
couleur

Enchaîneront la langue et les pas du
buveur.

Vois les vins blancs de Thase et de
Maréotide :

L'un veut un terrain gras, et l'autre
un sol aride.

Rhétie, on vante au loin tes vins
délicieux ;

Mais Hébé verserait notre Falerne
aux dieux.

Veut-on boire un vin fort ? On
choisit l'Aminée,

Vainqueur heureux du Tmole, et
même du Phanée.

Argos est renommé par ses vins
bienfaisants,

Dont la sève résiste à l'injure des

ans.

Et toi, divin nectar que Rhodes nous
envoie,

Du convive assoupi viens réveiller la
joie.

Puis-je encore oublier ces énormes
raisins...

Mais qui pourrait compter et
nommer tous ces vins ?

On compterait plutôt sur les mers
courroucées

Les vagues, vers les bords par
l'aquilon poussées ;

On compterait plutôt, dans les
brûlants déserts,

Les sables que les vents emportent
dans les airs.

Tout sol enfin n'est pas propice à
toute plante :

Le saule aime une eau vive, et l'aune
une eau dormante ;

Le frêne veut plonger dans un coteau
pierreux :

Au bord riant des eaux les myrtes
sont heureux.

Le soleil sur les monts cuit la grappe
dorée ;

Et l'if s'épanouit au souffle de Borée.

De l'aurore au couchant parcourons
l'univers.

Les différents climats ont des arbres
divers :

Chez l'arabe l'encens embaume au
loin la plaine ;

Sur les rives du Gange on voit noircir
l'ébène.

Là d'un tendre duvet les arbres sont
blanchis,

Ici d'un fil doré les bois sont
enrichis ;

Le Nil du vert acanthe admire les
feuillages ;

Le baume, heureux Jourdain,
parfume tes rivages ;

Et l'Inde au bord des mers voit
monter ses forêts

Plus haut que ses archers ne font
voler leurs traits.

Vois les arbres du Mède et son
orange amère,

Qui, lorsque la marâtre aux fils d'une

autre mère

Verse le noir poison d'un breuvage
enchanté,

Dans leur corps expirant rappelle la
santé.

L'arbre égale en beauté celui que
Phébus aime ;

S'il en avait l'odeur, c'est le laurier
lui-même.

Sa feuille sans effort ne se peut
arracher ;

Sa fleur résiste au doigt qui la veut
détacher,

Et son suc, du vieillard qui respire
avec peine,

Raffermit les poumons et parfume
l'haleine.

Mais l'Inde et ses forêts, et leur riche
trésor,
Et le Gange, et l'Hermus qui roule un
limon d'or,
Et les riches parfums que l'Arabie
exhale,
A l'antique Ausonie ont-ils rien qui
s'égale ?
Colchos, pour labourer tes vallons
fabuleux,
Mets au joug des taureaux
étincelants de feux ;
Que des dents d'un dragon les fatales
semences
Hérissent tes guérets d'une moisson
de lances.
Le blé pare nos champs, le raisin nos

coteaux ;

J'y vois mûrir l'olive, et bondir nos troupeaux.

Ici l'ardent coursier s'échappe au loin sur l'herbe :

Là paissent la génisse et le taureau superbe,

Qui, baignés d'une eau pure, et couronnés de fleurs,

Conduisent aux autels nos fiers triomphateurs.

Deux fois nos fruits sont mûrs, deux fois nos brebis pleines ;

Même au sein des hivers, l'été luit dans nos plaines :

Mais ce sol ne nourrit ni le tigre inhumain,

Ni le poison qui trompe une
imprudente main.

Nul lion n'y rugit, et jamais sur
l'arène

Une hydre épouvantable à longs plis
ne s'y traîne :

Partout sont de beaux champs
qu'éclairent de beaux cieux,

Où la nature est riche, et l'art
industrieux.

Vois ces forts suspendus sur ces
rochers sauvages,

Ces fleuves dont nos murs
couronnent les rivages :

La mer de deux côtés nous présente
son sein ;

Vingt lacs autour de nous ont creusé

leur bassin.

Ici le Lare étend son enceinte
profonde ;

Là, tel qu'un océan, le Bénac s'enfle
et gronde.

Peindrai-je ces beaux ports, ce hardi
monument

Qui maîtrise l'orgueil d'un fougueux
élément ;

Et, dans les lacs voisins lui laissant
un passage,

Présente à nos vaisseaux une mer
sans orage ?

Fouille ces champs féconds : le fer,
l'argent, l'airain,

L'or même, en longs ruisseaux
circulent dans leur sein ;

Ces champs ont vu fleurir cent
peuples redoutables,
Les Sabins belliqueux, les Marses
indomptables,
Et ces Liguriens qu'indigne le repos,
Et ces Volsques, armés d'énormes
javelots.

Ces champs ont enfanté les Dèces,
les Emiles,
Les braves Scipions, les généreux
Camilles ;

Toi surtout, toi César, qui sur des
bords lointains
Soumets l'Inde tremblante à l'aigle
des Romains.

Terre féconde en fruits, en
conquérants fertile,

Salut ! Je chante un art à ta grandeur
utile ;

Du Permesse pour toi les canaux
sont rouverts,

Hésiode aux Romains va parler dans
mes vers.

Maintenant des terrains distinguent
la nature,

Leur force et leur couleur, leurs
fruits et leur culture.

D'abord le sol pierreux de ces arides
monts,

D'argiles entremêlées, hérissés de
buissons,

De l'arbre de Pallas aime l'utile
ombrage :

En veux-tu des garants ? Vois

l'olivier sauvage

Sur ces coteaux chéris croître de
toutes parts,

Et sur la terre au loin semer ses
fruits épars.

Mais ces terrains féconds que la
nature engraisse,

Qui regorgent de sucs, où croît une
herbe épaisse,

Tels qu'au pied de ces rocs s'étend ce
beau vallon,

Où l'eau des monts voisins porte un
riche limon,

Si des feux du midi le soleil les
éclaire,

S'ils présentent au soc l'importune
fougère,

Ils te prodigueront des vins
délicieux.

Ces vins brillant dans l'or, et versés
pour les dieux,

Lorsque, auprès des taureaux
immolés à leur gloire,

Le toscan, sous ses doigts, fait
résonner l'ivoire.

Voudrais-tu faire envie aux bergers
tes rivaux ?

Les forêts de Tarente appellent tes
troupeaux :

Va dans ces prés ravis à ma chère
Mantoue,

Où le cygne argenté sur les ondes se
joue ;

Là tout rit aux pasteurs, la beauté du

vallon,
La fraîcheur des ruisseaux,
l'épaisseur du gazon ;
Et tout ce qu'un long jour consume
de pâture,
La plus courte des nuits le rend avec
usure.

Enfin pour le froment choisis ces
terrains forts,
Pleins de suc au dedans, noirâtres
au dehors,
Dont la terre est broyée, et pour qui
la nature
Semble avoir épargné les frais de la
culture.
Aucun champ ne verra tant de bœufs
attelés

T'apporter à pas lents le tribut de ses blés.

Tel encor ce terrain couvert d'un bois stérile,

Que son maître rougit de laisser inutile.

D'une main indignée il y porte le fer,
Détruit les vieux palais des habitants de l'air :

L'oiseau tremblant s'enfuit de ses toits qu'on ravage,

Et le soc rajeunit cette plaine sauvage.

Mais fuis ce mont pierreux, dont le maigre terrain

Offre à peine à l'abeille un humble romarin ;

Fuis de ce tuf ingrat la rudesse
indocile,
Et ce fonds plein de craie où gît
l'affreux reptile ;
Aucun champ ne fournit à ses
enfants impurs
Ni d'aliments plus doux, ni d'asiles
plus sûrs.
Pour ce terrain poreux où l'air trouve
un passage,
Qui pompe sa vapeur et l'exhale en
nuage ;
Que tapisse à nos yeux un gazon
toujours frais,
Où le coûtre brillant ne se rouille
jamais,
Ce fonds se prête à tout, pourvu

qu'on le cultive :

Il se couvre d'épis, il fait mûrir
l'olive ;

La vigne, si je veux, s'y marie aux
ormeaux,

Ou dans des prés fleuris il nourrit
mes troupeaux.

Telles on aime à voir ces campagnes
fécondes,

Que le Clain trop souvent engloutit
sous ses ondes :

Tels les champs du Vésuve, et ces
heureux vallons

Dont la riche Capoue admire les
moissons.

Apprenons maintenant par quelle
épreuve sûre

On peut des sols divers distinguer la nature.

Ici la terre est forte, et Cérès la chérit ;

Ailleurs elle est légère, et Bacchus lui sourit.

Pour ne pas t'y tromper, que la bêche la sonde.

Creuse dans son enceinte une fosse profonde :

Ce qui vient d'en sortir, il faut l'y repousser ;

Sur ce monceau poudreux bondis pour l'affaisser.

Descend-il sous les bords ? Cette terre est légère ;

Là ton troupeau s'engraisse, ou ta

vigne prospère.

Si cet amas épais, rebelle à ton effort,

Refuse de rentrer dans le lieu dont il sort,

A la plus forte terre il faut dès lors t'attendre :

Que tes plus forts taureaux gémissent pour la fendre.

Mais ce terrain amer qu'aucun soin n'adoucit,

Où l'arbre de Pallas jamais ne réussit,

Où le cep dégénère, où le blé craint de naître,

Apprends par quel moyen tu peux le reconnaître.

Sous tes toits enfumés prends ces
paniers de joncs

Dont le tissu n'admet que de faibles
rayons ;

Ces vases du pressoir, où des raisins
qu'on foule

En ruisseaux épurés le jus brillant
s'écoule.

Là, pour mieux l'éprouver, j'ordonne
que ta main

Détrempe d'une eau douce et presse
ce terrain :

Ces eaux, pour s'échapper se frayant
une route,

Coulent le long des joncs, et tombent
goutte à goutte :

Alors fais-en l'essai ; ton palais

révolté

Connaît ce sol ingrat à leur triste
âcreté.

Un sol maigre est celui qui, prompt à
se dissoudre,
Sitôt qu'on l'a touché, tombe réduit
en poudre.

Un terrain gras, semblable à la
gomme des bois,
S'amollit dans tes mains et s'attache
à tes doigts.

La hauteur de l'herbage annonce un
fonds humide :

Ah ! De ces jeunes blés crains la
beauté perfide !

De la couleur du sol l'œil décide
aisément,

Et la main de son poids t'informe
sûrement :

Mais son froid meurtrier coûte plus à
connaître ;

Quelquefois cependant les plantes
qu'il fait naître,

Le pin, le lierre noir, les ifs
contagieux,

De ce défaut secret avertiront tes
yeux.

Enfin à ton vignoble as-tu choisi sa
terre ?

Dès lors, pour la dompter, qu'on lui
fasse la guerre.

Il faut entrecouper le penchant des
coteaux,

Et retourner la glèbe élevée en

monceaux ;

Que les froids aquilons, que l'hiver
la mûrissent,

Et que tes bras nerveux sans cesse
l'amollissent.

Si tu le peux encor, que le cep
transplanté,

Retrouve un sol pareil au sol qu'il a
quitté :

Le jeune arbuste ainsi jamais ne
dégénère,

Et ne s'aperçoit pas qu'il a changé de
mère.

Plusieurs même, observant dans
l'endroit dont il sort,

Quel côté vit le sud, et quel côté le
nord,

Conservent ces aspects qu'ils gravent
sur l'écorce.

Tant de nos premiers ans l'habitude
a de force !

Mais avant de creuser, de peupler les
sillons,

Il faut choisir d'abord de la plaine ou
des monts.

On peut presser les rangs dans de
grasses campagnes ;

On doit les élargir au penchant des
montagnes :

Enfin dans les vallons, comme sur les
coteaux,

Qu'ils soient distribués en espaces
égaux.

Vois de longs bataillons rangés sur

une plaine
Où flotte de l'airain la lueur
incertaine,
Avant qu'un choc affreux confonde
tous ces bras,
Quand Mars prélude encore à
l'horreur des combats,
Imite de ces rangs l'exakte symétrie,
Non pour flatter les yeux par ta vaine
industrie ;
Mais chaque tige ainsi peut croître en
liberté,
Et le suc se partage avec égalité.
Apprends aussi combien tu dois
creuser la terre,
Qui de tes jeunes plants sera
dépositaire.

Comme tes nourrissons diffèrent en
grandeur,

Il faut que leur berceau diffère en
profondeur.

Dans un léger sillon la vigne croît
sans peine ;

L'arbre doit plus avant s'enfoncer
dans la plaine,

Surtout le chêne altier, qui, perdu
dans les airs,

De son front touche aux cieux, de ses
pieds aux enfers.

Aussi les noirs torrents, les vents et
la tempête,

En vain rongent ses pieds, en vain
battent sa tête :

Malgré les vents fougueux, malgré

les noirs torrents,
Tranquille, il voit passer les hommes
et les temps ;
Et loin de tous côtés tendant ses
rameaux sombres,
Seul il jette alentour une immensité
d'ombres.
N'attends rien d'une vigne exposée
au couchant :
Que le vil coudrier n'affame point
ton plant :
Fais choix, pour le former, de la
branche nouvelle
Qui reçoit de plus près la sève
maternelle ;
Ne la déchire point par un fer
émoussé :

Surtout que de tes plants l'olivier
soit chassé.

Quelquefois de bergers une troupe
imprudente

Laisse au pied de cet arbre une
étincelle ardente.

Le feu, nourri du suc dont ce bois est
enduit,

Sous l'écorce onctueuse en secret
s'introduit ;

Il s'empare du tronc, et, gagnant le
feuillage,

Dévore en pétillant l'aliment de sa
rage ;

Il court de branche en branche, il
s'élance au sommet,

Il vole d'arbre en arbre, il couvre la

forêt ;

Et, présentant au loin une plaine
enflammée,

Roule un torrent de flamme et des
flots de fumée,

Surtout si l'aquilon s'élève en ce
moment,

Et chasse devant lui ce vaste
embrasement.

Dès lors plus d'espérance : atteints
dans leurs racines,

N'attends pas que tes ceps réparent
leurs ruines ;

La race en est éteinte, et jamais ne
revit :

L'auteur seul de sa mort, l'olivier lui
survit.

Tu n'iras pas non plus, quand le
froid la resserre,
Confier vainement tes vignes à la
terre :

Alors son suc oisif, glacé dans ses
canaux,
Refuse de nourrir les jeunes
arbrisseaux.

Avec plus de succès les vignes sont
plantées,
Soit lorsque, déployant ses ailes
argentées,
L'ennemi des serpents vient, après
les frimas,
Retrouver les beaux jours dans nos
riants climats ;
Soit lorsque le soleil, sur son char

plus rapide,
De l'été vers l'hiver conduit
l'automne humide.

Mais le printemps surtout seconde
tes travaux ;

Le printemps rend aux bois des
ornements nouveaux :

Alors la terre, ouvrant ses entrailles
profondes,

Demande de ses fruits les semences
fécondes.

Le dieu de l'air descend dans son
sein amoureux,

Lui verse ses trésors, lui darde tous
ses feux,

Remplit ce vaste corps de son âme
puissante ;

Le monde se ranime, et la nature
enfante.

Dans les champs, dans les bois, tout
sent les feux d'amour ;

L'oiseau reprend sa voix ; les
zéphyr, de retour,

Attiédissent les airs de leurs molles
haleines ;

Un suc heureux nourrit l'herbe
tendre des plaines ;

Aux rayons doux encor du soleil
printanier

Le gazon sans péril ose se confier ;

Et la vigne, des vents bravant déjà
l'outrage,

Laisse échapper ses fleurs, et sortir
son feuillage.

Sans doute le printemps vit naître
l'univers ;

Il vit le jeune oiseau s'essayer dans
les airs ;

Il ouvrit au soleil sa brillante
carrière,

Et pour l'homme naissant épura la
lumière.

Les aquilons glacés et l'œil ardent du
jour

Respectaient la beauté de son
nouveau séjour.

Le seul printemps sourit au monde
en son aurore ;

Le printemps tous les ans le rajeunit
encore ;

Et, des brûlants étés séparant les

hivers,

Laisse du moins entre eux respirer
l'univers.

Tes ceps sont-ils plantés ? Il faut
couvrir de terre,

Engraisser de fumier, le lit qui les
resserre :

Là, que la pierre ponce aux conduits
spongieux,

Que l'écaille poreuse, enfouie avec
eux,

Laisse pénétrer l'air dans leurs
couches fécondes,

Et du ciel orageux interceptent les
ondes.

J'ai vu des vigneron, du ciel
favorisés,

Couvrir leurs ceps de pierre ou de
vases brisés :

Ainsi du chien brûlant ils évitent
l'haleine ;

Ainsi la froide hyade inonde en vain
la plaine.

Mais à la terre, enfin, dès qu'ils sont
confiés,

Que souvent le hoyau la ramène à
leurs pieds :

Qu'on y pousse la bêche ; et, sans
rompre les lignes,

Que le soc se promène au travers de
tes vignes.

Puis tu présenteras aux naissants
arbrisseaux

Ou des appuis de frêne, ou de légers

roseaux ;

La vigne les rencontre ; et l'arbuste
timide,

Conduit sur les ormeaux par ce fidèle
guide,

Bientôt unit son pampre à leurs
feuillages verts ;

Comme eux soutient l'orage, et les
suit dans les airs.

Quand ses premiers bourgeons
s'empresseront d'éclorre,

Que l'acier rigoureux n'y touche
point encore :

Même lorsque dans l'air, qu'il
commence à braver,

Le rejeton moins frêle ose enfin
s'élever,

Pardonne à son audace en faveur de
son âge ;

Seulement de ta main éclaircis son
feuillage.

Mais enfin, quand tu vois ses
robustes rameaux

Par des nœuds redoublés embrasser
les ormeaux,

Alors saisis le fer ; alors sans
indulgence

De la sève égarée arrête la licence ;

Borne des jets errants l'essor
présomptueux,

Et des pampres touffus le luxe
infructueux.

Surtout que de buissons la vigne
environnée

Evite des troupeaux la dent
empoisonnée ;

Que la génisse avide et les chevreaux
gloutons

Respectent sa faiblesse et ses jeunes
boutons :

L'hiver dont les frimas
engourdissent la terre,

L'été qui fend la plaine et qui brûle
la pierre,

Lui seraient moins cruels que ces vils
animaux,

Dont la dent déshonore et flétrit ses
rameaux.

Aussi le dieu du vin, pour expier ce
crime,

Partout sur ses autels veut un bouc

pour victime :

Un bouc était le prix de ces grossiers
acteurs

Qui, de nos jeux brillants barbares
inventeurs,

Sur un char mal orné promenaient
dans l'Attique

Leurs théâtres errants et leur scène
rustique ;

Et, de joie et de vin à la fois enivrés,
Sur des outres glissants bondissaient
dans les prés.

Nos Latins, à leur tour, ont des fils
de la Grèce

Transporté dans leurs jeux la
bachique allégresse :

Ils se forment d'écorce un visage

hideux,

Entonnent pour Bacchus des vers
grossiers comme eux ;

Et de l'objet sacré de leurs bruyants
hommages

Suspendent à des pins les mobiles
images.

Soudain l'aspect du dieu fertilise les
monts,

Les arides coteaux, les humides
vallons.

Gloire, honneur à ce dieu ! Célébrons
ses mystères ;

Chantons pour lui les vers que lui
chantaient nos pères ;

Qu'un bouc soit par la corne
entraîné vers l'autel.

Préparons de ses chairs un festin
solennel ;

Et que le coudrier, de ses branches
sanglantes,

Perce de l'ennemi les entrailles
fumantes.

La vigne veut des soins sans cesse
renaissants ;

De la terre trois fois il faut fendre les
flancs,

Sans cesse retrancher les feuilles
inutiles,

Sans cesse tourmenter des coteaux
indociles.

Le soleil tous les ans recommence
son cours :

Ainsi roulent en cercle et ta peine et

tes jours.

Même lorsque le cep, privé de sa
parure,

Cède aux froids aquilons un reste de
verdure,

Déjà le vigneron, reprenant ses
travaux,

Bien loin vers l'autre année étend ses
soins nouveaux ;

Déjà, d'un fer courbé, la serpette
tranchante

Taille et forme à son gré la vigne
obéissante.

Veux-tu de ses trésors t'enrichir tous
les ans ?

Prends le premier la bêche et les
hoyaux pesants ;

Retranche le premier les sarments
inutiles ;

Le premier jette au feu leurs
dépouilles fragiles ;

Renferme leurs appuis ; remets-les le
premier :

Pour boire du nectar vendange le
dernier.

Deux fois de pampres verts la vigne
est surchargée ;

Deux fois d'herbage épais sa tige est
assiégée.

Ne désire donc point un enclos
spacieux :

Le plus riche est celui qui cultive le
mieux.

Ne faut-il pas encor, le long des

marécages,
Dans le fond des forêts, au penchant
des rivages,
Couper le saule inculte et le houx
épineux,
Et marier la vigne aux ormeaux
amoureux ?
Enfin au dernier rang tu parviens
avec joie :
Tout ton plant façonné sous tes yeux
se déploie,
Et je t'entends chanter la fin de tes
travaux.
Eh bien ! La bêche encor doit fouiller
tes coteaux ;
Et, quand la grappe enfin mûrit sous
son feuillage,

Pour noyer ton espoir, il suffit d'un orage.

L'olivier, par la terre une fois adopté,

De ces pénibles soins n'attend pas sa beauté :

Fouille à ses pieds le sol qui nourrit sa verdure,

C'est assez : dédaignant une vaine culture,

Et la serpe tranchante, et les pesants râteaux,

L'arbre heureux de la paix voit fleurir ses rameaux.

Tel encor, quand les ans ont augmenté sa force,

Quand son tronc est muni d'une plus

dure écorce,
L'arbre fruitier, sans nous, s'élève
dans les airs ;
Sans nous, mille arbrisseaux de leurs
fruits sont couverts.
Sur le buisson inculte on voit rougir
la mûre,
Et l'abri des oiseaux donne aussi leur
pâtüre.
Que d'arbres en tous lieux multipliés
par nous !
Ah ! Du moins plantez-les, puisqu'ils
croissent sans vous.
Pour nos jeunes chevreaux les
aliziers fleurissent,
Du suc des pins altiers les flambeaux
se nourrissent.

Mais pourquoi te parler de ces rois
des forêts ?

Tout sert, même le saule et les
humbles genêts ;

Le miel leur doit des sucs, les
troupeaux du feuillage,

Les moissons des remparts, les
pasteurs de l'ombrage.

J'aime et des sombres buis le lugubre
coup d'œil,

Et de ces noirs sapins le vénérable
deuil,

J'aime à voir ces forêts qui croissent
sans culture,

Où l'art n'a point encor profané la
nature :

Ces bois même, d'Athos enfants

infructueux,
Et l'éternel jouet des vents
impétueux,
Dans leur stérilité sont encore
fertiles.

Pour former nos lambris leurs arbres
sont utiles :

Ici, taillés en char, là, courbés en
vaisseaux,

Ils roulent sur la terre, ils voguent
sur les eaux.

Le saule prête aux ceps sa branche
obéissante ;

L'orme donne aux troupeaux sa
feuille nourrissante :

L'if en arc est ployé ; le cormier fait
des dards ;

Le myrte de Vénus fournit des traits
à Mars.

Le tilleul cependant cède au fer qui le
creuse ;

Le buis, au gré du tour, prend une
forme heureuse ;

L'aune léger fend l'onde ; et des
jeunes essaims

Le vieux chêne en ses flancs recèle
les larcins.

Les trésors de Bacchus valent-ils ces
richesses ?

Mortels, défiez-vous de ses faveurs
traîtresses :

C'est par lui que l'on vit les
Centaures vaincus,

Et Pholus immolé par la main de

Rhétus ;

Et, le plus menaçant de cette horrible
troupe,

Hylée à l'ennemi lançant sa large
coupe.

Ah ! Loin des fiers combats, loin
d'un luxe imposteur,

Heureux l'homme des champs, s'il
connaît son bonheur !

Fidèle à ses besoins, à ses travaux
docile,

La terre lui fournit un aliment facile.

Sans doute, il ne voit pas, au retour
du soleil,

De leur patron superbe adorant le
réveil,

Sous les lambris pompeux de ses

toits magnifiques,
Des flots d'adulateurs inonder ses
portiques ;
Il ne voit pas le peuple y dévorer des
yeux
De riches tapis d'or, des vases
précieux ;
D'agréables poisons ne brûlent point
ses veines ;
Tyr n'altéra jamais la blancheur de
ses laines ;
Il n'a point tous ces arts qui
trompent notre ennui ;
Mais que lui manque-t-il ? La nature
est à lui :
Des grottes, des étangs, une claire
fontaine

Dont l'onde, en murmurant, l'endort
sous un vieux chêne ;

Un troupeau qui mugit, des vallons,
des forêts :

Ce sont là ses trésors, ce sont là ses
palais.

C'est dans les champs qu'on trouve
une mâle jeunesse ;

C'est là qu'on sert les dieux, qu'on
chérit la vieillesse :

La justice, fuyant nos coupables
climats,

Sous le chaume innocent porta ses
derniers pas.

O vous, à qui j'offris mes premiers
sacrifices,

Muses, soyez toujours mes plus

chères délices !

Dites-moi quelle cause éclipse dans
leur cours

Le clair flambeau des nuits, l'astre
pompeux des jours ;

Pourquoi la terre tremble, et
pourquoi la mer gronde ;

Quel pouvoir fait enfler, fait
décroître son onde ;

Comment de nos soleils l'inégale
clarté

S'abrège dans l'hiver, se prolonge en
été ;

Comment roulent les cieux, et quel
puissant génie

Des sphères dans leur cours
entretient l'harmonie.

Mais si mon sang trop froid
m'interdit ces travaux,
Eh bien ! Vertes forêts, prés fleuris,
clairs ruisseaux,
J'irai, je goûterai votre douceur
secrète :
Adieu, gloire, projets. ô coteaux du
Taygète,
Par les vierges de Sparte en cadence
foulés,
Oh ! Qui me portera dans vos bois
reculés ?
Où sont, ô Sperchius, tes fortunés
rivages ?
Laissez-moi de Tempé parcourir les
bocages ;
Et vous, vallons d'Hémus, vallons

sombres et frais,
Couvrez-moi tout entier de vos
rameaux épais.
Heureux le sage, instruit des lois de
la nature,
Qui du vaste univers embrasse la
structure,
Qui dompte et foule aux pieds
d'importunes erreurs,
Le sort inexorable et les fausses
terreurs ;
Qui regarde en pitié les fables du
Ténare,
Et s'endort au vain bruit de
l'Achéron avare !
Mais trop heureux aussi qui suit les
douces lois

Et du dieu des troupeaux et des
nymphe des bois !

La pompe des faisceaux, l'orgueil du
diadème,

L'intérêt, dont la voix fait taire le
sang même,

De l'Ister conjuré les bataillons
épais,

Rome, les rois vaincus, ne troublent
point sa paix :

Auprès de ses égaux passant sa
douce vie,

Son cœur n'est attristé de pitié ni
d'envie :

Jamais aux tribunaux, disputant de
vains droits,

La chicane pour lui ne fit mugir sa

voix :

Sa richesse, c'est l'or des moissons
qu'il fait naître ;

Et l'arbre qu'il planta chauffe et
nourrit son maître.

D'autres, la rame en main,
tourmenteront la mer,

Ramperont dans les cours,
aiguiseront le fer :

L'avidé conquérant, la terreur des
familles,

Egorge les vieillards, les mères et les
filles,

Pour dormir sur la pourpre et pour
boire dans l'or ;

L'avare ensevelit et couve son
trésor ;

L'orateur au barreau, le poète au théâtre,

S'enivrent de l'encens d'une foule idolâtre ;

Le frère égorge un frère, et va sous d'autres cieux

Mourir loin des lieux chers qu'habitaient ses aïeux.

Le laboureur en paix coule des jours prospères :

Il cultive le champ que cultivaient ses pères :

Ce champ nourrit l'Etat, ses enfants, ses troupeaux,

Et ses bœufs, compagnons de ses heureux travaux.

Ainsi que les saisons, sa fortune

varie :

Ses agneaux au printemps peuplent
sa bergerie ;

L'été remplit sa grange, affaisse ses
greniers ;

L'automne d'un doux poids fait
gémir ses paniers ;

Et les derniers soleils, sur les côtes
vineuses,

Achèvent de mûrir les grappes
paresseuses.

L'hiver vient ; mais pour lui
l'automne dure encor :

Les bois donnent leurs fruits, l'huile
coule à flots d'or.

Cependant ses enfants, ses premières
richesses,

A son cou suspendus disputent ses
caresses :

Chez lui de la pudeur tout respecte
les lois ;

Le lait de ses troupeaux écume entre
ses doigts ;

Et ses chevreaux, tout fiers de leur
corne naissante,

Se font en bondissant une guerre
innocente.

Les fêtes, je le vois partager ses
loisirs

Entre un culte pieux et d'utiles
plaisirs :

Il propose des prix à la force, à
l'adresse ;

L'un déploie en luttant sa nerveuse

souplesse ;

L'autre frappe le but d'un trait victorieux,

Et d'un cri triomphant fait retentir les cieux.

Ainsi les vieux Sabins vivaient dans l'innocence ;

Ainsi des fiers Toscans s'agrandit la puissance ;

Ainsi Rome, aujourd'hui reine des nations,

Seule en sa vaste enceinte a renfermé sept monts.

Même avant Jupiter, avant que l'homme impie

Du sang des animaux osât souiller sa vie,

Ainsi vivait Saturne : alors d'affreux
soldats

Au bruit des fiers clairons ne
s'entr'égorgeaient pas ;

Et le marteau pesant, sur l'enclume
bruyante,

Ne forgeait point encor l'épée
étincelante.

Mais ma seconde course a duré trop
longtemps,

Et je détèle enfin mes coursiers
haletants.



Partie 3



JEUNE PALÈS, ET toi, divin
berger d'Admète,
Qui sur les bords d'Amphryse
as porté la houlette ;
Déesses des forêts, divinités
des eaux,

Ma muse va pour vous reprendre ses
pincesaux.

Assez et trop longtemps de vulgaires
merveilles

Ont des peuples oisifs fatigué les
oreilles :

Eh ! Qui n'a pas cent fois chanté le
jeune Hylas,

Busiris et sa mort, Hercule et ses
combats ?

Qui ne connaît Pélops et sa fatale
amante,

Les courses de Latone et son île
flottante ?

Osons enfin, osons, loin des
vulgaires yeux,

Prendre aussi vers la gloire un vol
audacieux.

Oui, je veux, ô Mantoue, en dépit de
la Grèce,

T'amener les neuf sœurs des bords

de son Permesse :

C'est moi qui le premier de son sacré
vallon

Transplanterai chez toi les palmes
d'Apollon ;

Bien plus, sur le penchant de ces
rives fécondes

Où, parmi les roseaux qui
couronnent ses ondes,

Ton fleuve se promène à flots
majestueux,

Mes mains élèveront un temple
sompptueux.

De César au milieu je placerai
l'image,

Et là de ma victoire il recevra
l'hommage.

En longs habits de pourpre attirant
les regards,

Moi-même au bord des eaux ferai
voler cent chars.

La Grèce quittera, pour ces jeux
magnifiques,

Ses combats néméens, ses fêtes
olympiques.

Le front ceint d'olivier, c'est moi qui
du vainqueur

Couronnerai l'adresse ou la mâle
vigueur.

Je me trompe, ou déjà la pompe
auguste est prête :

Allons, marchons au temple, et
commençons la fête ;

Allumons cet encens, égorgeons ces

taureaux.

Le théâtre m'appelle à ses mouvants
tableaux ;

J'y vole : nos captifs à ma vue
empressée

Etalent ces tapis où leur honte est
tracée :

Sur les portes ma main grave nos
fiers combats,

Le Nil au loin roulant sous des forêts
de mâts.

Pour mieux représenter sa honte et
notre gloire,

L'indien me fournit son or et son
ivoire ;

Et l'airain des vaisseaux usurpateurs
des mers,

En colonne, à ma voix, va monter
dans les airs.

Je montrerai l'Asie et ses villes
tremblantes,

Le Niphate pleurant sur ses rives
sanglantes ;

Et le Parthe perfide, en son courroux
prudent,

Qui combat dans sa fuite, et résiste
en cédant ;

Et César aux deux mers étalant leurs
conquêtes,

Et d'un double trophée embellissant
nos fêtes.

Au milieu je ranime en marbre de
Paros

Les fils d'Assaracus, les descendants

de Tros,
Ces dieux, ces demi-dieux, cette
famille immense,
Que termine César, que Jupiter
commence.

Dans un coin du tableau je mets
l'Envie aux fers,
Et j'étale à ses yeux les tourments
des enfers :

Les serpents d'Alecton, les ondes de
Tantale,

La roue infatigable, et la roche fatale.
Cependant, ô Mécène, animé par ta
voix,

Pour guider les troupeaux je rentre
dans les bois.

Viens : déjà des bergers les trompes

m'avertissent ;

Déjà des chiens ardents les clameurs
retentissent ;

Le coursier frappe l'air de ses
hennissements ;

Le taureau lui répond par ses
mugissements ;

Et l'écho des forêts et l'écho des
rivages

Se joignent aux concerts de leurs
accents sauvages.

Achevons de dicter ces champêtres
leçons ;

Et ma muse bientôt, par de plus
nobles sons,

Fera vivre les faits du héros que
j'adore,

Plus longtemps que l'époux de la
brillante aurore.

Veut-on pour vaincre à Pise un
coursier généreux ?

Veut-on pour la charrue un taureau
vigoureux ?

Des mères avec soin il faut choisir
l'espèce.

Je veux dans la génisse une mâle
rudesse,

Une oreille velue, un regard
menaçant,

Des cornes dont les dards se
courbent en croissant ;

Que son flanc allongé sans mesure
s'étende ;

Vers la terre en flottant que son

fanon descende ;
Qu'enfin ses pieds, sa tête et son cou
monstrueux,
De leur beauté difforme épouvantent
les yeux.
J'aime aussi sur son corps, taché par
intervalles,
Et de noir et de blanc les marques
inégaux ;
J'aime à lui voir du joug secouer le
fardeau,
Par son mufle sauvage imiter le
taureau,
Menacer de la corne, et, dans sa
marche altière,
D'une queue à longs crins balayer la
poussière.

L'âge, soit de l'hymen, soit du travail
des champs,

Après quatre ans commence, et cesse
avant dix ans.

Ces jours sont précieux : dès le
printemps de l'âge

Livre au taureau fougueux son
amante sauvage ;

Qu'elle laisse en mourant de
nombreux héritiers.

Hélas ! Nos plus beaux jours
s'envolent les premiers ;

Un essaim de douleurs bientôt nous
environne ;

La vieillesse nous glace et la mort
nous moissonne.

Préviens donc leur ravage, et que

dans tes troupeaux

L'hymen forme toujours des
nourrissons nouveaux.

Dans le choix des coursiers ne sois
pas moins sévère

Du troupeau, dès l'enfance, il faut
soigner le père :

Des gris et des bais-bruns on estime
le cœur ;

Le blanc, l'alezan clair languissent
sans vigueur ;

L'étalon généreux a le port plein
d'audace,

Sur ses jarrets pliants se balance
avec grâce ;

Aucun bruit ne l'émeut ; le premier
du troupeau,

Il fend l'onde écumante, affronte un
pont nouveau :

Il a le ventre court, l'encolure hardie,
Une tête effilée, une croupe
arrondie ;

On voit sur son poitrail ses muscles
se gonfler,

Et ses nerfs tressaillir, et ses veines
s'enfler :

Que du clairon bruyant le son
guerrier l'éveille,

Je le vois s'agiter, trembler, dresser
l'oreille ;

Son épine se double et frémit sur son
dos ;

D'une épaisse crinière il fait bondir
les flots ;

De ses naseaux brûlants il respire la
guerre ;

Ses yeux roulent du feu, son pied
creuse la terre.

Tel dompté par les mains du frère de
Castor,

Ce Cyllare fameux s'assujettit au
mors ;

Tels les chevaux d'Achille et du dieu
de la Thrace

Soufflaient le feu du ciel, d'où
descendait leur race ;

Tel Saturne, surpris dans un tendre
larcin,

En superbe coursier se transforma
soudain,

Et, secouant dans l'air sa crinière

flottante,

De ses hennissements effraya son
amante.

Quel que soit le coursier qu'ait
adopté ton choix,

Quand des ans ou des maux il sentira
le poids,

Des travaux de l'amour dispense sa
faiblesse :

Vénus ainsi que Mars demande la
jeunesse.

Pour son corps, dévoré d'un
impuissant désir,

L'hymen est un tourment, et non pas
un plaisir ;

Vieil athlète, son feu dès l'abord se
consume :

Tel le chaume s'éteint au moment
qu'il s'allume.

Connais donc et son âge, et sa race,
et son cœur,

Et surtout dans la lice observe son
ardeur.

Le signal est donné : déjà de la
barrière

Cent chars précipités fondent dans la
carrière ;

Tout s'éloigne, tout fuit : les jeunes
combattants,

Tressaillant d'espérance, et d'effroi
palpitants,

A leurs bouillants transports
abandonnent leur âme ;

Ils pressent leurs coursiers ; l'essieu

siffle et s'enflamme ;

On les voit se baisser, se dresser tour
à tour ;

Des tourbillons de sable ont obscurci
le jour :

On se quitte, on s'atteint, on
s'approche, on s'évite ;

Des chevaux haletants le crin
poudreux s'agite ;

Et, blanchissant d'écume et baigné
de sueur,

Le vaincu de son souffle humecte le
vainqueur :

Tant la gloire leur plaît, tant
l'honneur les anime !

Erichthon le premier, par un effort
sublime,

Osa plier au joug quatre coursiers
fougueux,
Et, porté sur un char, s'élançer avec
eux.

Le Lapithe, monté sur ces monstres
farouches,
A recevoir le frein accoutuma leurs
bouches,
Leur apprit à bondir, à cadencer
leurs pas,
Et gouverna leur fougue au milieu
des combats.

Mais, soit qu'il traîne un char, soit
qu'il porte son guide,
J'exige qu'un coursier soit jeune,
ardent, rapide :
Fût-il sorti d'Epire, eût-il servi les

dieux,

Fût-il né du trident, il languit s'il est
vieux.

Enfin ton choix est fait, aucun soin
ne t'arrête :

Que le chef du troupeau pour son
hymen s'apprête.

D'une prodigue main verse lui sa
boisson ;

Qu'il s'engraisse du lait de la jeune
moisson :

Autrement il succombe, aux plaisirs
inhabile,

Et d'un père affaibli naît un enfant
débile.

Au contraire, sitôt que les tendres
désirs

Sollicitent la mère aux amoureux
plaisirs,
Eloigne-la des eaux, retranche sa
pâture ;
Et quand l'été brûlant fatigue la
nature,
Lorsque l'aire gémit sous les fléaux
pesants,
Qu'une pénible course amaigrisse
ses flancs :
Des routes de l'amour l'embonpoint
inutile
Aux germes créateurs ouvre un
champ moins fertile.
Dès que son sein grossit, tous nos
soins lui sont dus,
Et le soc et le char lui seront

défendus.

Je ne veux plus la voir bondir dans
les campagnes,

Lutter contre un torrent, gravir sur
les montagnes :

Qu'elle paisse en des prés où les plus
clairs ruisseaux

Parmi des bords fleuris roulent à
pleins canaux,

Où le sommeil l'invite au fond d'un
antre sombre,

Où des rochers voisins versent le
frais et l'ombre.

Surtout je crains pour elle et la rage
et le bruit

Des insectes ailés que la chaleur
produit.

Aux rives du Silare, où des forêts
d'yeuses

Prolongent dans les champs leurs
ombres ténébreuses,

Vole un insecte affreux, que Junon
autrefois,

Pour tourmenter Io, déchaîna dans
les bois.

Aux bourdonnements sourds de son
aile bruyante,

Tout un troupeau s'enfuit en hurlant
d'épouvante :

De leurs cris furieux le Tanagre
frémit,

La forêt s'en ébranle, et l'Olympe en
gémit.

Fais donc paître la mère au soir ou

dès l'aurore,

Lorsque de son hymen les fruits sont
près d'éclorre.

Sont-ils nés ? à tes soins ils ont droit
à leur tour.

Marque au front de chacun quel sort
l'attend un jour :

Les uns sont du troupeau l'espérance
certaine ;

D'autres d'un soc tranchant
déchireront la plaine ;

D'autres pour les autels de fleurs
seront parés,

Et le reste au hasard bondira dans
les prés.

Ceux qu'on destine au soc, il faut dès
leur jeune âge

Discipliner au joug leur docile
courage.

Sur son cou libre encor, ton jeune
nourrisson

Porte un collier flottant pour
première leçon :

Bientôt deux compagnons, qu'un
joug d'osier rassemble,

Apprennent à marcher, à s'arrêter
ensemble :

Déjà même un char vide est par eux
emporté,

Et glisse sur l'arène avec agilité ;

Puis sous un lourd fardeau, qu'ils
ébranlent à peine,

Ils font crier la roue, et sillonnent la
plaine.

Cependant, pour nourrir tes élèves
naissants,

Au feuillage du saule, au vert gazon
des champs,

A l'herbe des marais joins la
moisson nouvelle.

De la mère autrefois on pressait la
mamelle :

Pasteur plus indulgent, laisse-la sans
regret

Pour ses tendres enfants épancher
tout son lait.

Mais veux-tu près d'Elis, dans des
torrents de poudre,

Guider un char plus prompt, plus
brûlant que la foudre ?

Veux-tu, dans les horreurs d'un choc

tumultueux,
Régler d'un fier coursier les bonds
impétueux ?
Accoutume son œil au spectacle des
armes,
Et son oreille au bruit, et son cœur
aux alarmes :
Qu'il entende déjà le cliquetis du
frein,
Le roulement des chars, les accents
de l'airain ;
Qu'au seul son de ta voix son
allégresse éclate ;
Qu'il frémissse au doux bruit de la
main qui le flatte.
Ainsi, de la mamelle à peine séparé,
Ton élève à son art est déjà préparé ;

Déjà son front timide et sans
expérience

Vient aux premiers liens s'offrir sans
défiance.

Mais compte-t-il trois ans ? Bientôt,
mordant le frein,

Il tourne, il caracole, il bondit sous
ta main ;

Sur ses jarrets nerveux il retombe en
mesure :

Pour la rendre plus libre, on gêne
son allure ;

Tout à coup il s'élançe, et, plus
prompt que l'éclair,

Dans les champs effleurés il court,
vole, et fend l'air.

Tel le fougueux époux de la jeune

Orythie

Vole et disperse au loin les frimas de
Scythie,

Fait frémir mollement les vagues des
moissons,

Balance les forêts sur la cime des
monts,

Chasse et poursuit les flots de
l'océan qui gronde,

Et balaie, en fuyant, les airs, la terre
et l'onde.

Un jour tu le verras, ce coursier
généreux,

Ensanglanter son mors et vaincre
dans nos jeux ;

Ou, plus utile encor, dans les champs
de la guerre,

Sous de rapides chars faire gémir la
terre.

Ne l'engraisse surtout qu'après
l'avoir dompté ;

Autrement son orgueil jamais n'est
surmonté :

Il se dresse en fureur sous le fouet
qui le touche,

Et s'indigne du frein qui gourmande
sa bouche.

Crains aussi, crains l'amour, dont la
douce langueur

Des troupeaux, quels qu'ils soient,
énerve la vigueur :

Que des fleuves profonds, qu'une
haute montagne

Sépare le taureau de sa belle

compagne ;

Ou que, loin de ses yeux, dans
l'étable caché,

Près d'une ample pâture il demeure
attaché.

Près d'elle il fond d'amour, il erre
triste et sombre,

Et néglige les eaux et la verdure et
l'ombre.

Souvent même, troublant l'empire
des troupeaux,

Une Hélène au combat entraîne deux
rivaux :

Tranquille, elle s'égare en un gras
pâturage ;

Ses superbes amants s'élancent
pleins de rage ;

Tous deux, les yeux baissés et les regards brûlants,
Entrechoquent leurs fronts, se déchirent les flancs ;
De leur sang qui jaillit, les ruisseaux les inondent ;
A leurs mugissements les vastes cieux répondent.
Entre eux point de traité : dans de lointains déserts
Le vaincu désolé va cacher ses revers,
Va pleurer d'un rival la victoire insolente,
La perte de sa gloire, et surtout d'une amante ;
Et, vers ces bords chéris tournant

encor les yeux,
Abandonne l'empire où régnaient ses
aïeux.

Mais l'amour le poursuit jusqu'en
ces lieux sauvages :

Là, dormant sur des rocs, nourri
d'amers feuillages,

Furieux, il s'exerce à venger ses
affronts,

De ses dards tortueux il attaque des
troncs ;

Son front combat les vents, son pied
frappe la plaine,

Et sous ses bonds fougueux il fait
voler l'arène.

Mais c'en est fait, il part, et,
bouillant de désirs,

De l'orgueilleux vainqueur va
troubler les plaisirs.

Tel, par un pli léger ridant le sein de
l'onde,

Un flot de loin blanchit, s'allonge,
s'enfle et gronde :

Soudain le mont liquide, élevé dans
les airs,

Retombe : un noir limon bouillonne
sur les mers.

Amour, tout sent tes feux, tout se
livre à ta rage ;

Tout, et l'homme qui pense, et la
brute sauvage,

Et le peuple des eaux, et l'habitant
des airs.

Amour, tu fais rugir les monstres des

déserts :

Alors, battant ses flancs, la lionne
inhumaine

Quitte ses lionceaux et rôde dans la
plaine ;

C'est alors que, brûlant pour
d'informes appas,

Le noir peuple des ours sème au loin
le trépas ;

Alors le tigre affreux ravage la
Libye :

Malheur au voyageur errant dans la
Nubie !

Si le coursier fougueux sent l'attrait
du plaisir,

Voyez-vous tout son corps
frissonner de désir ?

Il ne sent plus le fouet, ne connaît
plus les rênes ;

Il vole ; il franchit tout, et les bois et
les plaines,

Et les rocs menaçants, et les gouffres
profonds,

Et les torrents enflés par les débris
des monts.

L'horrible sanglier se prépare à la
guerre ;

Il aiguise sa dent, il tourmente la
terre :

Contre un chêne ridé s'endurcit aux
assauts,

Hérisse tous ses crins, et fond sur
ses rivaux.

Que n'ose un jeune amant qu'un feu

brûlant dévore !

L'insensé, pour jouir de l'objet qu'il
adore,

La nuit, au bruit des vents, aux
lueurs de l'éclair,

Seul traverse à la nage une orageuse
mer ;

Il n'entend ni les cieux qui grondent
sur sa tête,

Ni le bruit des rochers battus par la
tempête,

Ni ses tristes parents de douleur
éperdus,

Ni son amante, hélas ! qui meurt s'il
ne vit plus.

Vois combattre le lynx, le chien, le
cerf lui-même ;

N'entends-tu pas le loup hurler pour
ce qu'il aime ?

Des cavales surtout rien n'égale les
feux ;

Vénus même alluma leurs transports
furieux,

Quand, pour avoir frustré leur
amoureuse ivresse,

Elle livra Glaucus à leur dent
vengeresse.

L'impérieux amour conduit leurs pas
errants

Sur le sommet des monts, à travers
les torrents :

Surtout, lorsqu'aux beaux jours leur
fureur se ranime,

D'un rocher solitaire elles gagnent la

cime.

Là, leur bouche brûlante, ouverte aux
doux zéphyr,

Reçoit avidement leurs amoureux
sopirs :

O prodige inouï ! Le zéphyr les
féconde.

Soudain du haut des rocs leur troupe
vagabonde

Bondit, se précipite, et fuit dans les
vallons ;

Non vers les lieux blanchis par les
premiers rayons,

Mais vers les champs du nord, mais
vers ces tristes plages

Où l'autan pluvieux entasse les
orages.

C'est alors qu'on les voit, dans
l'ardeur de leurs feux,
Distiller en courant l'hippomane
amoureux ;

L'hippomane, filtré par la marâtre
impie,
Qui joint au noir poison l'infernale
magie.

Mais moi-même où m'entraîne, où
m'égaré l'amour ?

Revenons : le temps vole, et s'enfuit
sans retour.

Après les grands troupeaux, il est
temps que je chante

Des chèvres, des brebis la famille
bêlante.

O vous, heureux bergers, veillez à

leurs besoins ;

Leur toison et leur lait vous paieront
de vos soins.

Et moi, puissé-je orner cette aride
matière !

Des ronces, je le sais, hérissent ma
carrière ;

Mais des sentiers battus je détourne
mes pas :

Oui, les déserts du Pinde ont pour
moi des appas :

Dans ces sentiers nouveaux qu'a
frayés mon audace,

Mon œil d'aucun mortel ne reconnaît
la trace.

Viens, auguste Palès, viens soutenir
ma voix.

D'abord, que tes brebis, à couvert
sous leurs toits,
Jusqu'au printemps nouveau se
nourrissent d'herbage ;
Qu'une molle fougère et qu'un épais
fourrage,
Sous leurs corps délicats étendus par
ta main,
Rendent leur lit moins dur, leur asile
plus sain.
Les chèvres, à leur tour, veulent pour
nourriture
Des feuilles d'arboisier et l'onde la
plus pure :
Ecarte de leur toit l'inclémence des
airs :
Qu'il reçoive au midi le soleil des

hivers,
Jusqu'aux jours où Phébus, quittant
l'urne céleste,
Du cercle de l'année achève enfin le
reste.

Oui, comme les brebis, l'humble
chèvre a ses droits ;

Si leur riche toison, pour habiller les
rois,

Aux fuseaux de Milet offre une laine
pure,

Et du poisson de Tyr boit la riche
teinture,

La chèvre a des trésors qui ne lui
cèdent pas :

Ses enfants sont nombreux, son lait
ne tarit pas :

Et plus ta main avare épuise sa
mamelles,
Plus sa douce ambroisie entre tes
doigts ruisselle.

Cependant son époux contre l'âpre
saison

Nous cède ces longs poils qui parent
son menton.

Le jour, au fond des bois, au
penchant des collines,
Elle vit de buissons, de ronces et
d'épines ;

Le soir, fidèle à l'heure, elle rentre au
hameau :

Elle-même rassemble et conduit son
troupeau ;

Et, le sein tout gonflé des tributs

qu'elle apporte,
Du bercail avec peine elle franchit la
porte.

Soigne-la donc au moins durant les
froids hivers,

Et tiens sa maison chaude et tes
greniers ouverts.

Mais le printemps renaît, et le zéphyr
t'appelle :

Viens, conduis tes troupeaux sur la
mousse nouvelle :

Sors sitôt que l'aurore a rougi
l'horizon,

Quand de légers frimas blanchissent
le gazon,

Lorsque, brillant encor sur la tendre
verdure,

Une fraîche rosée invite à la pâture.
Mais quatre heures après, quand
déjà de ses chants
La cigale enrouée importune les
champs,
Que ton peuple, conduit à la source
prochaine,
Boive l'eau qui s'enfuit dans des
canaux de chêne.
A midi, va chercher ces bois noirs et
profonds
Dont l'ombre au loin descend dans
les sombres vallons.
Le soir, que ton troupeau s'abreuve
et paise encore.
Le soir rend à nos prés la fraîcheur
de l'aurore ;

Tout semble ranimé, gazons,
zéphyr, oiseaux :

Rosignols dans les bois, alcyons sur
les eaux.

Selon les lieux pourtant ces lois sont
différentes :

Vois les bergers d'Afrique et leurs
courses errantes ;

Là, leurs troupeaux épars, ainsi que
leurs foyers,

Et paissant au hasard durant des
mois entiers,

Soit que le jour renaisse ou que la
nuit commence,

S'égarent lentement dans un désert
immense :

Leurs dieux, leur chien, leur arc,

leurs pénates roulants

Tout voyage avec eux sur ces sables
brûlants.

Telle de nos Romains une troupe
vaillante

Marche d'un pas léger sous sa charge
pesante,

Et, traversant les eaux, franchissant
les sillons,

Court devant l'ennemi planter ses
pavillons.

Mais aux champs où l'Ister roule ses
flots rapides,

Aux bords du Tanais et des eaux
méotides,

Aux lieux où le Rhodope, après un
long détour,

Termine vers le nord son oblique
retour,

Aucun troupeau ne sort de son étable
obscur :

Là les champs sont sans herbe et les
bois sans verdure ;

Là le temps l'un sur l'autre entasse
les hivers ;

L'œil ébloui n'y voit que de brillants
déserts,

Que des plaines de neige ou des
rochers de glace,

Dont jamais le soleil n'effleura la
surface :

Des frimas éternels et des
brouillards épais

Eteignent tous ses feux, émoussent

tous ses traits ;

Et, soit que le jour naisse, ou qu'il
meure dans l'onde,

La nature y sommeille en une horreur
profonde :

Là le fleuve en courant sent épaissir
ses eaux ;

Des chars osent rouler où voguaient
des vaisseaux :

Plus loin un lac entier n'est plus
qu'un bloc de glace ;

La laine sur les corps se raidit en
cuirasse ;

La hache fend le vin ; le froid brise le
fer,

Glace l'eau sur la lèvre et le souffle
dans l'air.

Cependant, sous les flots de la neige
qui tombe
La faible brebis meurt, le fier taureau
succombe,
Les daims sont engloutis, et le cerf,
aux abois,
Découvre à peine aux yeux la pointe
de son bois.
Contre ces animaux, désormais
moins agiles,
Les rets sont superflus, les chiens
sont inutiles :
Tandis que, rugissant dans leurs
froides prisons,
Ils soulèvent en vain le fardeau des
glaçons,
Le barbare les perce, et, mugissant de

joie,

Dans ses antres profonds court
dévorer sa proie.

C'est là que ces mortels, dans
d'immenses brasiers,

Entassent des ormeaux et des chênes
entiers ;

Là, brute comme l'ours qui fournit sa
parure,

Dans un morne loisir toute une horde
obscur

Abrège par le jeu la longueur des
hivers,

Et boit un jus piquant, nectar de ces
déserts.

Nourris-tu des brebis pour
dépouiller leurs laines ?

Fuis les bois épineux et les fertiles plaines ;

Que tes troupeaux, couverts d'un duvet précieux,

D'une laine sans tache éblouissent les yeux.

Qu'on vante du bélier la blancheur éclatante,

Et même eût-il l'éclat de la neige brillante,

Si sa langue à tes yeux offre quelque noirceur,

A l'époux du troupeau choisis un successeur :

Au lieu de rappeler la blancheur de sa mère,

L'enfant hériterait des taches de son

père.

Diane, si l'on peut soupçonner que
ton cœur

Ait pu dans le dieu Pan reconnaître
un vainqueur,

Ce fut une toison plus blanche que
l'ivoire

Qui, dans le fond d'un bois, lui valut
la victoire.

Le laitage à tes yeux est-il d'un plus
grand prix ?

Engraisse tes troupeaux de cytises
fleuris ;

Sème d'un sel piquant l'herbage
qu'on leur donne :

Il répand dans leur lait un suc qui
l'assaisonne ;

Et leur soif, plus ardente, épuisant
les ruisseaux,

En des sources de lait ils
transforment ces eaux.

Plusieurs, pour conserver ce nectar
salutaire,

Défendent aux enfants l'approche de
leur mère.

Les laitages nouveaux du matin ou
du jour,

On les fait épaissir quand l'ombre
est de retour :

Ceux du soir, dans des joncs tressés
pour cet usage,

La ville, au point du jour, les reçoit
du village ;

Ou, le sel les sauvant des atteintes de

l'air,

Dans un repas frugal on s'en nourrit
l'hiver.

Il faut savoir aussi dresser des
chiens fidèles :

D'un pain pétri de lait nourris ces
sentinelles ;

Tu braves avec eux et les loups
affamés,

Et le voleur nocturne, et les brigands
armés.

Tantôt tu les verras, pleins d'adresse
ou d'audace,

Du lièvre fugitif interroger la trace,

Lancer le faon timide, ou, dans les
bois fangeux,

Livrer au sanglier un assaut

courageux ;

Ou, par leur course agile et leur voix
menaçante,

Presser des daims légers la troupe
bondissante.

Surtout que le bercail soit purgé de
serpents :

Poursuis, la flamme en main, tous
ces hôtes rampants ;

Quelquefois sous la crèche une
affreuse vipère

Loin du jour importun a choisi son
repaire ;

Et souvent la couleuvre y roulant ses
anneaux,

Domestique ennemie, infecte les
troupeaux.

Dès que tu la verras s'agiter sur la
terre,

Va, cours, soulève un tronc, saisis-
toi d'une pierre ;

Malgré ses sifflements, malgré son
fier courroux,

Frappe : déjà sa tête est cachée à tes
coups,

Tandis que de son corps, déchiré sur
l'arène,

Les cercles déroulés la suivent avec
peine.

Plus terrible cent fois ce serpent
écaillé

Qui rampe fièrement sur son ventre
émaillé,

Qui, dressant dans les airs une crête

superbe,

Glisse assis sur sa croupe, et se roule
sur l'herbe :

Quand le printemps humide et
l'autan orageux

Gonflent les noirs torrents, mouillent
les champs fangeux,

Il habite des lacs les retraites
profondes,

Engloutit les poissons et dépeuple
les ondes :

L'été fend-il les champs, a-t-il tari
les eaux ?

Furieux il bondit du fond de ses
roseaux,

Et, les yeux enflammés et la gueule
béante,

De sa queue à grand bruit bat la terre
brûlante.

Me préservent les dieux d'aller dans
les forêts

Goûter le doux sommeil ou respirer
le frais,

Lorsque, oubliant ses œufs ou sa
jeune famille,

Ce monstre, enorgueilli de l'éclat
dont il brille,

Sous sa nouvelle peau, jeune, agile et
vermeil,

Darde une triple langue et s'étale au
soleil !

Je veux t'apprendre aussi les
marques, l'origine

Des maux qui d'un bercail entraînent

la ruine.

Si des buissons aigus, ou les âpres
hivers,

Ou les eaux de la pluie ont pénétré
leurs chairs ;

Si, lorsque le ciseau leur ravit leur
dépouille,

Le bain ne lave pas la sueur qui les
mouille,

Souvent un mal honteux infecte les
agneaux :

Pour les en garantir plonge-les dans
les eaux ;

Que le hardi bélier s'abandonne à
leur pente,

Et sorte en secouant sa laine
dégouttante ;

Ou bien enduis leur corps, privé de
sa toison,
De la graisse du soufre et des sucs de
l'oignon ;
Joins-y des verts sapins la résine
visqueuse,
L'écume de l'argent, une cire
onctueuse,
Et la fleur d'antycire, et le bitume
noir,
Et le marc de l'olive enlevé du
pressoir ;
Ou plutôt, pour calmer la sourde
violence
D'un mal qui se nourrit et s'accroît
en silence,
Hâte-toi : que l'acier sagement

rigoureux

S'ouvre au sein de l'ulcère un chemin
douloureux.

C'en est fait des troupeaux, si les
bergers tranquilles

Ne combattent le mal que par des
vœux stériles.

Même quand la douleur, pénétrant
jusqu'aux os,

D'un sang séditieux fait bouillonner
les flots,

Sous le pied des brebis que la fièvre
ravage

Qu'à ses flots jaillissants le fer ouvre
un passage ;

Art connu, dans le nord, de ces
peuples guerriers

Qui rougissent leur lait du sang de
leurs coursiers.

Vois-tu quelque brebis chercher
souvent l'ombrage,
Effleurer à regret la pointe de
l'herbage,
Sur le tendre gazon tomber
languissamment,
La nuit seule au bercail revenir
lentement ?

Qu'elle meure aussitôt ; le mal,
prompt à s'étendre,
Deviendrait sans remède à force d'en
attendre.

Autant qu'on voit de flots se briser
sur les mers,
Autant dans un bercail règnent de

maux divers :

Encor s'ils s'arrêtaient dans leur
funeste course !

Pères, mères, enfants, tout périt sans
ressource.

Timave, Noricie, ô lieux jadis si
beaux,

Empire des bergers, délices des
troupeaux,

C'est vous que j'en atteste : hélas !
Depuis vos pertes,

Vous n'offrez plus au loin que des
plaines désertes.

Là, l'automne exhalant tous les feux
de l'été,

De l'air qu'on respirait souilla la
pureté,

Empoisonna les lacs, infecta les
herbages,

Fit mourir les troupeaux et les
monstres sauvages.

Mais quelle affreuse mort ! D'abord
des feux brûlants

Couraient de veine en veine, et
desséchaient leurs flancs.

Tout à coup aux accès de cette fièvre
ardente

Se joignait le poison d'une liqueur
mordante,

Qui, dans leur sein livide épanchée à
grands flots,

Calcinait lentement et dévorait leurs
os.

Quelquefois aux autels la victime

tremblante

Des prêtres en tombant prévient la
main trop lente ;

Ou, si d'un coup plus prompt le
ministre l'atteint,

D'un sang noir et brûlé le fer à peine
est teint :

On n'ose interroger ses fibres
corrompues,

Et les fêtes des dieux restent
interrompues.

Tout meurt dans le bercail ; dans les
champs tout périt ;

L'agneau tombe en suçant le lait qui
le nourrit ;

La génisse languit dans un vert
pâturage :

Le chien si caressant expire dans la
rage ;

Et d'une horrible toux les accès
violents

Etouffent l'animal qui s'engraisse de
glands.

Le coursier, l'œil éteint et l'oreille
baissée,

Distillant lentement une sueur
glacée,

Languit, chancelle, tombe, et se
débat en vain :

Sa peau rude se sèche, et résiste à la
main ;

Il néglige les eaux, renonce au
pâturage,

Et sent s'évanouir son superbe

courage.

Tels sont de ses tourments les
préludes affreux :

Mais si le mal accroît ses accès
douloureux,

Alors son œil s'enflamme ; il gémit ;
son haleine

De ses flancs palpitants ne s'échappe
qu'à peine ;

Sa narine à longs flots vomit un sang
grossier,

Et sa langue épaissie assiège son
gosier.

Un vin pur, épanché dans sa gorge
brûlante,

Parut calmer d'abord sa douleur
violente ;

Mais ses forces bientôt se changeant
en fureur,

O ciel ! Loin des Romains ces
transports plein d'horreur.

L'animal frénétique, à son heure
dernière,

Tournait contre lui-même une dent
meurtrière.

Voyez-vous le taureau, fumant sous
l'aiguillon,

D'un sang mêlé d'écume inonder son
sillon ?

Il meurt : l'autre, affligé de la mort
de son frère,

Regagne tristement l'étable
solitaire ;

Son maître l'accompagne, accablé de

regrets,

Et laisse en soupirant ses travaux
imparfaits.

Le doux tapis des prés, l'asile d'un
bois sombre,

La fraîcheur du matin jointe à celle
de l'ombre,

Le cristal d'un ruisseau qui rajeunit
les prés,

Et roule une eau d'argent sur des
sables dorés,

Rien ne peut des troupeaux ranimer
la faiblesse ;

Leurs flancs sont décharnés ; une
morne tristesse

De leurs stupides yeux éteint le
mouvement ;

Et leur front affaissé tombe languissamment.

Hélas ! Que leur sert de sillonner nos plaines,

De nous donner leur lait, de nous céder leurs laines ?

Pourtant nos mets flatteurs, nos perfides boissons,

N'ont jamais dans leur sang fait couler leurs poisons :

Leurs mets, c'est l'herbe tendre et la fraîche verdure ;

Leur boisson, l'eau d'un fleuve ou d'une source pure ;

Sur un lit de gazon ils trouvent le sommeil,

Et jamais les soucis n'ont hâté leur

réveil.

Pour apaiser les dieux, on dit que ces
contrées

Préparaient à Junon des offrandes
sacrées :

Pour les conduire au temple on
chercha des taureaux,

A peine on put trouver deux buffles
inégaux.

On vit des malheureux, pour enfouir
les graines,

Sillonner de leurs mains et déchirer
les plaines ;

Et, raidissant leurs bras, humiliant
leurs fronts,

Traîner un char pesant jusqu'au
sommet des monts.

Le loup même oubliait ses ruses
sanguinaires ;

Le cerf parmi les chiens errait près
des chaumières ;

Le timide chevreuil ne songeait plus
à fuir,

Et le daim, si léger, s'étonnait de
languir.

La mer ne sauve pas ses monstres du
ravage :

Leurs cadavres épars flottent sur le
rivage ;

Les phoques, désertant ces gouffres
infectés,

Dans les fleuves surpris courent
épouvantés ;

Le serpent cherche en vain le creux

de ses murailles ;

L'hydre étonnée expire en dressant
ses écailles ;

L'oiseau même est atteint, et des
traits du trépas

Le vol le plus léger ne le garantit pas.

Vainement les bergers changent de
pâturage ;

L'art vaincu cède au mal ou redouble
sa rage :

Tisiphone, sortant du gouffre des
enfers,

Epouvante la terre, empoisonne les
airs,

Et sur les corps pressés d'une foule
mourante

Lève de jour en jour sa tête

dévorante.

Des troupeaux expirants les
lamentables voix

Font gémir les coteaux, les rivages,
les bois ;

Ils comblent le bercail, s'entassent
dans les plaines ;

Dans la terre avec eux on enfouit
leurs laines.

En vain l'onde et le feu pénétraient
leur toison :

Rien n'en pouvait dompter
l'invincible poison ;

Et malheur au mortel qui, bravant
leurs souillures,

Eût osé revêtir ces dépouilles
impures !

Soudain son corps, baigné par
d'immondes humeurs,
Se couvrait tout entier de brûlantes
tumeurs ;
Son corps se desséchait, et ses chairs
enflammées
Par d'invisibles feux périssaient
consumées.



Partie 4



NFIN JE VAIS chanter le
peuple industriel
Qui recueille le miel, ce
doux présent des cieux.
Mécène, daigne encor
sourire à mes abeilles.

Dans ces petits objets que de grandes
merveilles !

Viens ; je vais célébrer leur police,
leurs lois,

Et les travaux du peuple, et la valeur
des rois ;

Et si le Dieu des vers veut me servir
de maître,

Moins le sujet est grand, plus ma
gloire va l'être.

D'abord, de tes essaims établis le
palais

En un lieu dont le vent ne trouble
point la paix :

Le vent, à leur retour, ferait plier
leurs ailes,

Tremblantes sous le poids de leurs
moissons nouvelles.

Que jamais auprès d'eux le chevreau
bondissant

Ne vienne folâtrer sur le gazon

naissant,

Ne détache des fleurs ces gouttes de rosée

Qui tremblent, le matin, sur la feuille arrosée.

Loin d'eux le vert lézard, les guêpiers ennemis,

Progné sanglante encor du meurtre de son fils ;

Tout ce peuple d'oiseaux, avide de pillage,

Ils exercent partout un affreux brigandage,

Et saisissant l'abeille errante sur le thym,

En font à leurs enfants un barbare festin.

Je veux près des essaims une source
d'eau claire,
Des étangs couronnés d'une mousse
légère ;
Je veux un doux ruisseau fuyant sous
le gazon,
Et qu'un palmier épais protège leur
maison.

Ainsi, lorsqu'au printemps,
développant ses ailes,
Le nouveau roi conduit ses
peuplades nouvelles,
Cette onde les invite à respirer le
frais,
Cet arbre les reçoit sous son
feuillage épais.
Là, soit que l'eau serpente, ou soit

qu'elle repose,
Des cailloux de ses bords, des arbres
qu'elle arrose,
Tu formeras des ponts, où les
essaims nouveaux,
Dispersés par les vents ou plongés
dans les eaux,
Rassemblent au soleil leurs
bataillons timides,
Et raniment l'émail de leurs ailes
humides.
Près de là que le thym, leur aliment
chéri,
Le muguet parfumé, le serpolet
fleuri,
S'élèvent en bouquets, s'étendent en
bordure,

Et que la violette y boive une onde
pure.

Leurs toits, formés d'écorce ou
tissus d'arbrisseaux,

Pour garantir de l'air le fruit de leurs
travaux,

N'auront dans leur contour qu'une
étroite ouverture.

Ainsi que la chaleur, le miel craint la
froidure ;

Il se fond dans l'été, se durcit dans
l'hiver :

Aussi, dès qu'une fente ouvre un
passage à l'air,

A réparer la brèche un peuple entier
conspire ;

Il la remplit de fleurs, il la garnit de

cire,

Et conserve en dépôt, pour ces sages
emplois,

Un suc plus onctueux que la gomme
des bois.

Souvent même on les voit s'établir
sous la terre,

Habiter de vieux troncs, se loger
dans la pierre.

Joins ton art à leurs soins ; que leurs
toits entr'ouverts

Soient cimentés d'argile, et de
feuilles couverts.

De tout ce qui leur nuit garantis leur
hospice :

Loin de là sur le feu fais rougir
l'écrevisse ;

Défends à l'if impur d'ombrager leur
maison ;

Crains les profondes eaux, crains
l'odeur du limon,

Et la roche sonore, où l'écho qui
sommeille

Répond, en l'imitant, à la voix qui
l'éveille.

Mais le printemps renaît ; de l'empire
de l'air

Le soleil triomphant précipite
l'hiver,

Et le voile est levé qui couvrait la
nature :

Aussitôt, s'échappant de sa demeure
obscur,

L'abeille prend l'essor, parcourt les

arbrisseaux ;

Elle suce les fleurs, rase, en volant,
les eaux.

C'est de ces doux tributs de la terre
et de l'onde

Qu'elle revient nourrir sa famille
féconde,

Qu'elle forme une cire aussi pure que
l'or,

Et pétrit de son miel le liquide
trésor.

Bientôt abandonnant les ruches
maternelles,

Ce peuple, au gré des vents qui
secondent ses ailes,

Fend les vagues de l'air, et sous un
ciel d'azur

S'avance lentement, tel qu'un nuage
obscur :

Suis sa route ; il ira sur le prochain
rivage

Chercher une onde pure et des toits
de feuillage :

Fais broyer en ces lieux la mélisse ou
le thym ;

De Cybèle alentour fais retentir
l'airain :

Le bruit qui l'épouvante, et l'odeur
qui l'appelle,

L'avertissent d'entrer dans sa
maison nouvelle.

Mais lorsque entre deux rois
l'ardente ambition

Allume les flambeaux de la division,

Sans peine l'on prévoit leurs
discordes naissantes :

Un bruit guerrier s'élève, et leurs
voix menaçantes

Imitent du clairon les sons
entrecoupés ;

Les combattants épars déjà sont
attroupés,

Déjà brûlent de vaincre, ou de mourir
fidèles ;

Ils aiguisent leurs dards, ils agitent
leurs ailes,

Et, rangés près du roi, défiant son
rival,

Par des cris belliqueux demandent le
signal.

Dans un beau jour d'été soudain la

charge sonne :

Ils s'élancent du camp, et le combat
se donne :

L'air au loin retentit du choc des
bataillons ;

Le globe ailé s'agite, et roule en
tourbillons ;

Précipité des cieux, plus d'un héros
succombe :

Ainsi pleuvent les glands, ainsi la
grêle tombe.

A leur riche parure, à leurs brillants
exploits,

Au fort de la mêlée on distingue les
rois ;

Ils pressent le soldat, ils échauffent
sa rage :

Et dans un faible corps s'allume un grand courage.

Mais tout ce fier courroux, tout ce grand mouvement,

Qu'on jette un peu de sable, il cesse en un moment.

Quand les rois ont quitté les plaines de Bellone,

Donne au vaincu la mort, au vainqueur la couronne.

Aisément on connaît le plus vaillant des deux :

De sa tunique d'or l'un éblouit les yeux ;

L'autre, à regret montrant sa figure hideuse,

Traîne d'un ventre épais la masse

paresseuse.

Il faut, comme les rois, distinguer les
 sujets :

Les uns n'offrent aux yeux que
 d'informes objets ;

Leur couleur est pareille à la
 poussière humide

Que chasse un voyageur de son
 gosier aride.

Les autres sont polis, et luisants, et
 dorés,

Et d'un brillant émail richement
 colorés.

Préfère cette race : elle seule, en
 automne,

T'enrichira du suc des fleurs qu'elle
 moissonne ;

Elle seule, au printemps, te distille
un miel pur,
Qui dompte l'âpreté d'un vin
fougueux et dur.
Cependant si ce peuple, en son
humeur volage,
Quittait ses ateliers, suspendait son
ouvrage,
Sans peine on le rappelle à ses
premiers emplois :
Arrache seulement les ailes de ses
rois ;
Quels sujets oseront, quand leur chef
est tranquille,
Abandonner leur poste et désertier la
ville ?
Toi-même, pour fixer leurs folâtres

humeurs,

Parfume tes jardins des plus douces
odeurs ;

Ombrage de pins verts les dômes
qu'ils habitent ;

Que les vapeurs du thym au travail
les invitent ;

Que Priape, en ces lieux, écarte avec
sa faux

Et la main des voleurs et le bec des
oiseaux ;

Fais-y naître des fruits, fais-y croître
des plantes,

Et verse aux tendres fleurs des eaux
rafraîchissantes.

Si mon vaisseau, longtemps égaré
loin du bord,

Ne se hâtait enfin de regagner le
port,
Peut-être je peindrais les lieux chéris
de Flore,
Le narcisse en mes vers
s'empresserait d'éclore ;
Les roses m'ouvriraient leurs calices
brillants ;
Le tortueux concombre arrondirait
ses flancs ;
Du persil toujours vert, des pâles
chicorées,
Ma muse abreuverait les tiges
altérées ;
Je courberais le lierre et l'acanthé en
berceaux ;
Et le myrte amoureux ombragerait

les eaux.

Aux lieux où le Galèse, en des plaines fécondes,

Parmi les blonds épis roule ses noires ondes,

J'ai vu, je m'en souviens, un vieillard fortuné,

Possesseur d'un terrain longtemps abandonné.

C'était un sol ingrat, rebelle à la culture,

Qui n'offrait aux troupeaux qu'une aride verdure,

Ennemi des raisins, et funeste aux moissons :

Toutefois, en ces lieux hérissés de buissons,

Un parterre de fleurs, quelques
plantes heureuses,
Qu'élevaient avec soin ses mains
laborieuses,
Un jardin, un verger, dociles à ses
lois,
Lui donnaient le bonheur, qui
s'enfuit loin des rois.
Le soir, des simples mets que ce lieu
voyait naître,
Ses mains chargeaient, sans frais,
une table champêtre :
Il cueillait le premier les roses du
printemps,
Le premier, de l'automne amassait
les présents ;
Et lorsque autour de lui, déchaîné

sur la terre,
L'hiver impétueux brisait encor la
pierre,
D'un frein de glace encore enchaînait
les ruisseaux,
Lui déjà de l'acanthé émondait les
rameaux ;
Et, du printemps tardif accusant la
paresse,
Prévenait les zéphyr, et hâtait sa
richesse.
Chez lui le vert tilleul tempérerait les
chaleurs ;
Le sapin pour l'abeille y distillait ses
pleurs :
Aussi, dès le printemps toujours
prêts à renaître,

D'innombrables essaims
enrichissaient leur maître ;

Il pressait le premier ses rayons
toujours pleins,
Et le miel le plus pur écumait sous
ses mains.

Jamais Flore chez lui n'osa tromper
Pomone :

Chaque fleur du printemps était un
fruit d'automne.

Il savait aligner, pour le plaisir des
yeux,

Des poiriers déjà forts, des ormes
déjà vieux,

Et des pruniers greffés, et des
platanes sombres

Qui déjà recevaient les buveurs sous

leurs ombres.

Mais d'autres chanteront les trésors
des jardins :

Le temps fuit ; je revole aux travaux
des essaims.

Jadis, parmi les sons des cymbales
bruyantes,

L'abeille, secondant les soins des
corybantes,

Nourrit dans son berceau le jeune roi
du ciel :

Son admirable instinct fut le prix de
son miel.

Chez elle, les sujets unissent leurs
fortunes ;

Les enfants sont communs, les
richesses communes :

Elle bâtit des murs, obéit à des lois,
Et prévoit aux temps chauds les
besoins des temps froids.

L'une s'en va des fleurs dépouiller le
calice ;

L'autre d'un suc brillant et des
pleurs du narcisse

Pétrit les fondements de ses murs
réguliers,

Et d'un rempart de cire entoure ses
foyers ;

L'autre forme un miel pur d'une
essence choisie,

Et comble ses celliers de sa douce
ambroisie ;

L'autre élève à l'état des enfants
précieux ;

Celles-ci tour à tour vont observer
les cieux ;

Plusieurs font sentinelle, et veillent à
la porte ;

Plusieurs vont recevoir les fardeaux
qu'on apporte ;

D'autres livrent la guerre au frelon
dévorant :

Tout s'empresse ; partout coule un
miel odorant.

Tels les fils de Vulcain, dans les
flancs de la terre,

Se hâtent à l'envi de forger le
tonnerre :

L'un tour à tour enferme et déchaîne
les vents ;

L'autre plonge l'acier dans les flots

frémissants ;

L'autre du fer rougi tourne la masse ardente :

L'Etna tremblant gémit sous l'enclume pesante ;

Et leurs bras vigoureux lèvent de lourds marteaux,

Qui tombent en cadence et domptent les métaux.

Tels, aux petits objets si les grands se comparent,

En des corps différents les essais se séparent.

La vieillesse, d'abord, préside aux bâtiments,

Dessine des remparts les longs compartiments ;

La jeunesse, des murs abandonnant
l'enceinte,
Sur le safran vermeil, sur la sombre
hyacinthe,
Sur les tilleuls fleuris, enlève son
butin,
Moissonne la lavande et dépouille le
thym.
On les voit s'occuper, se délasser
ensemble.
L'aurore luit, tout part ; la nuit vient,
tout s'assemble :
L'espoir d'un doux repos les invite
au retour ;
On s'empresse à la porte, on
bourdonne à l'entour ;
Dans son alcôve enfin chacune se

cantonne :

Plus de bruit ; tout ce peuple au
sommeil s'abandonne.

L'air est-il orageux et le vent
incertain ?

Il ne hasarde point de voyage
lointain :

A l'abri des remparts de sa cité
tranquille,

Il va puiser une onde à ses travaux
utile ;

Et souvent dans son vol, tel qu'un
nocher prudent,

Lesté d'un grain de sable, il affronte
le vent.

Ses enfants sont nombreux ;
cependant, ô merveille !

L'hymen est inconnu de la pudique
abeille :

Ignorant ses plaisirs ainsi que ses
douleurs,

Elle adopte des vers éclos du sein des
fleurs,

De jeunes citoyens repeuple son
empire,

Et place un roi nouveau dans ses
palais de cire :

Aussi, quoique le sort, avare de ses
jours,

Au septième printemps en termine le
cours,

Sa race est immortelle ; et, sous de
nouveaux maîtres,

D'innombrables enfants remplacent

leurs ancêtres.

Plus d'une fois aussi, sur des
cailloux tranchants

Elle brise son aile en parcourant les
champs,

Et meurt sous son fardeau,
volontaire victime :

Tant du miel et des fleurs le noble
amour l'anime !

Quel peuple de l'Asie honore autant
son roi ?

Tandis qu'il est vivant, tout suit la
même loi :

Est-il mort ? Ce n'est plus que
discorde civile ;

On pille les trésors, on démolit la
ville :

C'est l'âme des sujets, l'objet de leur amour ;

Ils entourent son trône, et composent sa cour,

L'escortent au combat, le portent sur leurs ailes,

Et meurent noblement pour venger ses querelles.

Frappés de ces grands traits, des sages ont pensé

Qu'un céleste rayon dans leur sein fut versé.

Dieu remplit, disent-ils, le ciel, la terre et l'onde,

Dieu circule partout, et son âme féconde

A tous les animaux prête un souffle

léger :

Aucun ne doit périr, mais tous
doivent changer ;

Et, retournant aux cieux en globe de
lumière,

Vont rejoindre leur être à la masse
première.

Enfin veux-tu ravir leur nectar
écumant ?

Devant leur magasin porte un tison
fumant,

Et qu'une onde échauffée en roulant
dans ta bouche,

Pleuve, pour l'écarter, sur l'insecte
farouche.

L'abeille est implacable en son
inimitié,

Attaque sans frayeur, se venge sans pitié :

Sur l'ennemi blessé s'acharne avec furie,

Et laisse dans la plaie et son dard et sa vie.

Deux fois d'un miel doré ses rayons sont remplis,

Deux fois ces dons heureux tous les ans sont cueillis ;

Et lorsque abandonnant l'humide sein de l'onde

Taygète monte aux cieux pour éclairer le monde ;

Et lorsque cette nymphe, au retour des hivers,

Redescend tristement dans le gouffre

des mers.

Toutefois, si l'hiver, alarmant ta
prudence,

Te fait de tes essaims craindre la
décadence,

Epargne leurs trésors dans ces temps
malheureux,

Et n'en exige point un tribut
rigoureux ;

Mais parfume leurs toits, et prends
les rayons vides

Dont viennent se nourrir leurs
ennemis avides.

La chenille en rampant gagne leur
pavillon !

Le lourd frelon se rit de leur faible
aiguillon :

Le lézard de leur miel se nourrit en
silence ;

Leur travail de la guêpe engraisse
l'indolence ;

Des cloportes sans nombre assiègent
leur palais ;

Et l'impure araignée y suspend ses
filets.

Mais plus on les épuise, et plus leur
diligence

De l'état appauvri répare l'indigence.

Comme nous cependant ces faibles
animaux

Eprouvent la douleur et connaissent
les maux ;

Des symptômes certains toujours en
avertissent :

Leur corps est décharné, leurs
couleurs se flétrissent :
On les voit dans leurs murs languir
emprisonnés,
Ou bien suspendre au seuil leurs
essaims enchaînés ;
Tantôt leur troupe en deuil autour de
ses murailles
Accompagne des morts les tristes
funérailles ;
Tantôt le bruit plaintif de ce peuple
aux abois
Imite l'aquilon murmurant dans les
bois,
Et le reflux bruyant des ondes
turbulentes,
Et le feu prisonnier dans les forges

brûlantes.

Veux-tu rendre à l'abeille une utile
vigueur ?

Que des suc's odorants raniment sa
langueur ;

Et, dans des joncs, remplis du doux
nectar qu'elle aime,

A prendre son repas invite-la toi-
même.

Joins-y du raisin sec, du vin cuit
dans l'airain,

Ou la pomme du chêne, ou les
vapeurs du thym,

Et la rose flétrie, et l'herbe du
centaure.

Mais il est une fleur plus salubre
encore.

Sur les bords tortueux qu'enrichit
son limon,
Le Melle la voit naître, et lui donne
son nom.

De rejetons nombreux un amas
l'environne ;
D'un disque éclatant d'or sa tête se
couronne ;
Mais de la violette, amante des
gazons,
La pourpre rembrunie embellit ses
rayons ;
Et souvent les autels, chargés de nos
offrandes,
Aiment à se parer de ses riches
guirlandes :
Le goût en est pourtant moins flatté

que les yeux.

Dans les flots odorants d'un vin
délicieux

Fais bouillir sa racine, et devant tes
abeilles

De ce mets précieux fais remplir des
corbeilles.

Mais si de tes essaims tout l'espoir
est détruit,

Apprends par quels secrets ce peuple
est reproduit :

Je vais de ce grand art éterniser la
gloire,

Et dès son origine en rappeler
l'histoire.

Le peuple, dont le Nil inonde les
sillons,

Qui, sur des vaisseaux peints
voguant dans ses vallons,
Fend les flots nourriciers du fleuve
qu'il adore,
Et de son noir limon voit la verdure
éclore ;
Les voisins des Persans qu'il baigne
de ses eaux ;
Les lieux où, vers la mer courant par
sept canaux
Il fuit les cieux brûlants témoins de
sa naissance,
De cet art précieux attestent la
puissance.
Ce mystère d'abord veut des réduits
secrets :
Il te faut donc choisir et préparer

exprès

Un lieu dont la surface, étroitement
bornée,

Soit enceinte de murs, et d'un toit
couronnée ;

Et que des quatre points qui divisent
le jour,

Une oblique clarté se glisse en ce
séjour.

Là, conduis un taureau dont les
cornes naissantes

Commencent à courber leurs pointes
menaçantes ;

Qu'on l'étouffe, malgré ses efforts
impuissants ;

Et, sans les déchirer, qu'on
meurtrisse ses flancs.

Il expire : on le laisse en cette
enceinte obscure,
Embaumé de lavande, entouré de
verdure.

Choisis pour l'immoler le temps où
des ruisseaux

Déjà les doux zéphyr font
frissonner les eaux,

Avant que sous nos toits voltige
l'hirondelle,

Et que des prés fleuris l'émail se
renouvelle.

Les humeurs cependant fermentent
dans son sein.

O surprise ! ô merveille ! Un
innombrable essaim

Dans ses flancs échauffés tout à

coup vient d'éclore
Sur ses pieds mal formés l'insecte
rampe encore ;
Sur des ailes bientôt il s'élève en
tremblant ;
Plus vigoureux enfin, le bataillon
volant
S'élançe, aussi pressé que ces
gouttes nombreuses
Qu'épanche un ciel brûlant sur les
plaines poudreuses ;
Ou que ces traits, dans l'air élancés à
la fois,
Quand les Parthes guerriers épuisent
leurs carquois.
Muses, révélez-nous l'auteur de ces
merveilles.

Possesseur autrefois de nombreuses
abeilles,

Aristée avait vu ce peuple infortuné
Par la contagion, par la faim
moissonné :

Aussitôt, des beaux lieux que le
Pénée arrose,

Vers la source sacrée où le fleuve
repose

Il arrive ; il s'arrête, et, tout baigné
de pleurs,

A sa mère, en ces mots, exhale ses
douleurs :

« Déesse de ces eaux, ô Cyrène ! ô ma
mère !

Si je puis me vanter qu'Apollon est
mon père,

Hélas ! du sang des dieux n'as-tu
formé ton fils

Que pour l'abandonner aux destins
ennemis ?

Ma mère, qu'as-tu fait de cet amour
si tendre ?

Où sont donc ces honneurs où je
devais prétendre ?

Hélas ! Parmi les dieux j'espérais des
autels,

Et je languis sans gloire au milieu
des mortels !

Ce prix de tant de soins qui charmait
ma misère,

Mes essais ne sont plus, et vous
êtes ma mère !

Achevez ; de vos mains ravagez ces

coteaux,
Embrasez mes moissons, immolez
mes troupeaux ;
Dans ces jeunes forêts allez porter la
flamme,
Puisque l'honneur d'un fils ne touche
point votre âme. »

Cyrène entend sa voix au fond de son
séjour :

Près d'elle, en ce moment, les
nymphe de sa cour
Filaiet d'un doigt léger des laines
verdoyantes ;
Leurs beaux cheveux tombaient en
tresses ondoyantes.

Là sont la jeune Opis aux yeux pleins
de douceur,

Et Clio toujours fière, et Béroé sa
sœur :

Toutes deux se vantant d'une illustre
origine,

Etalant toutes deux l'or, la pourpre
et l'hermine ;

Et la brune Nésée, et la blonde
Phyllis,

Thalie au teint de rose, Ephyre au
teint de lis ;

Près d'elle Cymodoce, à la taille
légère,

Cydicpe vierge encor, Lycoris déjà
mère ;

Vous, Aréthuse, enfin, que l'on vit
autrefois

Presser d'un pas léger les habitants

des bois.

Pour charmer leur ennui, Clymène au milieu d'elles

Leur racontait des dieux les amours infidèles,

Et Vénus de Vulcain trompant les yeux jaloux,

Et le bonheur de Mars, et ses larcins si doux.

Tandis qu'à l'écouter les nymphes attentives

Font tourner leurs fuseaux entre leurs mains actives,

Du malheureux berger la gémissante voix

Parvient jusqu'à sa mère une seconde fois.

Cyrène s'en émeut ; ses compagnes
timides

Ont tressailli d'effroi dans leurs
grottes humides :

Aréthuse, cherchant d'où partent ces
sanglots,

Montre ses blonds cheveux sous la
voûte des flots :

« O ma sœur ! Tu sentais de trop
justes alarmes ;

Ton fils, ton tendre fils, tout baigné
de ses larmes,

Paraît au bord des eaux accablé de
douleurs ;

Et sa mère est, dit-il, insensible à ses
pleurs. »

« Mon fils ! répond Cyrène en

pâlissant de crainte ;

Qu'il vienne : et quel est donc le sujet
de sa plainte ?

Qu'on amène mon fils, qu'il paraisse
à mes yeux ;

Mon fils a droit d'entrer dans le
palais des dieux :

Fleuve, retire-toi. » L'onde
respectueuse,

A ces mots suspendant sa course
impétueuse,

S'ouvre, et, se repliant en deux monts
de cristal,

Le porte mollement au fond de son
canal.

Le jeune dieu descend ; il s'étonne, il
admire

Le palais de sa mère et son liquide empire,
Il écoute le bruit des flots retentissants,
Contemple le berceau de cent fleuves naissants,
Qui, sortant en grondant de leur grotte profonde,
Promènent en cent lieux leur course vagabonde.
De là partent le Phase et le vaste Lycus,
Le père des moissons, le riche Caïcus,
L'Enipée orgueilleux d'orner la Thessalie ;
Le Tibre, encor plus fier de baigner

l'Italie ;

L'Hypanis se brisant sur des rochers
affreux,

Et l'Anio paisible, et l'Eridan
fougueux,

Qui, roulant à travers des campagnes
fécondes,

Court dans les vastes mers ensevelir
ses ondes.

Mais enfin il arrive à ce brillant
palais,

Que les flots ont creusé dans un roc
toujours frais :

Sa mère en l'écoutant sourit, et le
rassure ;

Les nymphes sur ses mains
épanchent une eau pure,

Offrent pour les sécher de fins tissus
de lin ;

On fait fumer l'encens, on fait couler
le vin.

« Prends ce vase, ô mon fils ! Afin
qu'il nous seconde,
Invoquons l'océan, le vieux père du
monde.

Et vous, reines des eaux, protectrices
des bois,

Entendez-moi, mes sœurs. » Elle dit ;
et trois fois

Le feu sacré reçut la liqueur
pétillante :

Trois fois jaillit dans l'air une
flamme brillante.

Elle accepte l'augure, et poursuit en

ces mots :

« Protée, ô mon cher fils ! peut seul
finir tes maux.

C'est lui que nous voyons, sur ces
mers qu'il habite,

Atteler à son char les monstres
d'Amphitrite.

Pallène est sa patrie ; et, dans ce
même jour,

Vers ces bords fortunés il hâte son
retour.

Les nymphes, les tritons, tous,
jusqu'au vieux Nérée,

Respectent de ce dieu la science
sacrée ;

Ses regards pénétrants, son vaste
souvenir,

Embrassent le présent, le passé,
l'avenir ;

Précieuse faveur du dieu puissant
des ondes,

Dont il paît les troupeaux dans les
plaines profondes.

Par lui tu connaîtras d'où naissent
tes revers ;

Mais il faut qu'on l'y force en le
chargeant de fers.

On a beau l'implorer ; son cœur,
sourd à la plainte,

Résiste à la prière, et cède à la
contrainte.

Moi-même, quand Phébus,
partageant l'horizon,

De ses feux dévorants jaunira le

gazon,

A l'heure où les troupeaux goûtent le
frais de l'ombre,

Je guiderai tes pas vers une grotte
sombre,

Où sommeille ce dieu, sorti du sein
des flots.

Là tu le surprendras dans les bras du
repos.

Mais à peine on l'attaque, il fuit, il
prend la forme

D'un tigre furieux, d'un sanglier
énorme ;

Serpent, il s'entrelace ; et lion, il
rugit ;

C'est un feu qui pétille, un torrent
qui mugit.

Mais plus il t'éblouit par mille
formes vaines,
Plus il faut resserrer l'étreinte de ses
chaînes,
Redoubler tes assauts, épuiser ses
secrets,
Et forcer ton captif à reprendre ses
traits. »

Sur son fils, à ces mots, sa main
officieuse

Répand d'un doux parfum l'essence
précieuse :

Cette pure ambroisie embaume ses
cheveux,

Rend son corps plus agile et ses bras
plus nerveux.

Au sein des vastes mers s'avance un

mont sauvage

Où le flot mugissant, brisé par le rivage,

Se divise, et s'enfonce en un profond bassin,

Qui reçoit les nochers dans son paisible sein.

Là, dans un antre obscur se retirait Protée :

Cyrène le prévient, y conduit Aristée,
Le place loin du jour dans l'ombre de ces lieux,

Se couvre d'un nuage, et se dérobe aux yeux.

Déjà le chien brûlant dont l'Inde est dévorée

Vomissait tous ses feux sur la plaine

altérée ;

Déjà l'ardent midi, desséchant les
ruisseaux,

Jusqu'au fond de leur lit avait pompé
leurs eaux :

Pour respirer le frais dans sa grotte
profonde,

Protée en ce moment quittait le sein
de l'onde ;

Il marche ; près de lui le peuple
entier des mers

Bondit, et fait au loin jaillir les flots
amers :

Tous ces monstres épars
s'endorment sur la rive.

Alors, tel qu'un berger, quand la nuit
sombre arrive,

Lorsque le loup s'irrite aux cris du
tendre agneau,

Le dieu sur son rocher compte au
loin son troupeau.

A peine il s'assoupit, que le fils de
Cyrène

Accourt, pousse un grand cri, le
saisit et l'enchaîne.

Le vieillard de ses bras sort en feu
dévorant ;

Il s'échappe en lion, il se roule en
torrent.

Enfin, las d'opposer une défense
vaine,

Il cède ; et se montrant sous une
forme humaine :

« Jeune imprudent, dit-il, qui

t'amène en ce lieu ?

Parle, que me veux-tu ? » « Vous le savez, grand dieu,

Oui, vous le savez trop, lui répond Aristée ;

Le livre des destins est ouvert à Protée :

L'ordre des immortels m'amène devant vous :

Daignez... » Le dieu, roulant des yeux pleins de courroux,

A peine de ses sens dompte la violence,

Et tout bouillant encor rompt ainsi le silence :

« Tremble, un dieu te poursuit ! Pour venger ses douleurs,

Orphée a sur sa tête attiré ces
malheurs ;

Mais il n'a pas au crime égalé le
supplice.

Un jour tu poursuivais sa fidèle
Eurydice ;

Eurydice fuyait, hélas ! et ne vit pas
Un serpent que les fleurs recelaient
sous ses pas.

La mort ferma ses yeux : les nymphes
ses compagnes

De leurs cris douloureux remplirent
les montagnes ;

Le Thrace belliqueux lui-même en
soupira ;

Le Rhodope en gémit, et l'Ebre en
murmura.

Son époux s'enfonça dans un désert
sauvage :

Là, seul, touchant sa lyre, et
charmant son veuvage,

Tendre épouse ! c'est toi qu'appelait
son amour,

Toi qu'il pleurait la nuit, toi qu'il
pleurait le jour.

C'est peu : malgré l'horreur de ses
profondes voûtes,

Il franchit de l'enfer les formidables
routes ;

Et, perçant ces forêts où règne un
morne effroi,

Il aborda des morts l'impitoyable
roi,

Et la Parque inflexible, et les pâles

Furies,
Que les pleurs des humains n'ont
jamais attendries.
Il chantait ; et ravi jusqu'au fond
des enfers,
Au bruit harmonieux de ses tendres
concerts,
Les légers habitants de ces obscurs
royaumes,
Des spectres pâlissants, de livides
fantômes,
Accouraient, plus pressés que ces
oiseaux nombreux
Qu'un orage soudain ou qu'un soir
ténébreux
Rassemble par milliers dans les
bocages sombres ;

Des mères, des héros, aujourd'hui
vaines ombres,
Des vierges que l'hymen attendait
aux autels,
Des fils mis au bûcher sous les yeux
paternels,
Victimes que le Styx, dans ses
prisons profondes,
Environne neuf fois des replis de ses
ondes ;
Et qu'un marais fangeux, bordé de
noirs roseaux,
Entoure tristement de ses dormantes
eaux.
L'enfer même s'émut ; les fières
Euménides
Cessèrent d'irriter leurs couleuvres

livides ;

Ixion immobile écoutait ses accords ;
L'hydre affreuse oublia d'épouvanter
les morts ;

Et Cerbère, abaissant ses têtes
menaçantes,
Retint sa triple voix dans ses gueules
béantes.

« Enfin il revenait triomphant du
trépas :

Sans voir sa tendre amante, il
précédait ses pas ;

Proserpine à ce prix couronnait sa
tendresse :

Soudain ce faible amant, dans un
instant d'ivresse,

Suivit imprudemment l'ardeur qui

l'entraînait,
Bien digne de pardon, si l'enfer
pardonnait !

« Presque aux portes du jour,
troublé, hors de lui-même,
Il s'arrête, il se tourne... il revoit ce
qu'il aime !

C'en est fait ; un coup d'œil a détruit
son bonheur ;

Le barbare Pluton révoque sa faveur,
Et des enfers, charmés de ressaisir
leur proie,

Trois fois le gouffre avare en retentit
de joie.

Eurydice s'écrie : « O destin
rigoureux !

Hélas ! Quel dieu cruel nous a perdus

tous deux ?

Quelle fureur ! Voilà qu'au ténébreux
abîme

Le barbare destin rappelle sa victime.

Adieu ; déjà je sens dans un nuage
épais

Nager mes yeux éteints, et fermés
pour jamais.

Adieu, mon cher Orphée ! Eurydice
expirante

En vain te cherche encor de sa main
défaillante ;

L'horrible mort, jetant un voile
autour de moi,

M'entraîne loin du jour, hélas ! et
loin de toi. »

Elle dit, et soudain dans les airs

s'évapore.

Orphée en vain l'appelle, en vain la
suit encore,

Il n'embrasse qu'une ombre ; et
l'horrible nocher

De ces bords désormais lui défend
d'approcher.

Alors, deux fois privé d'une épouse
si chère,

Où porter sa douleur ? Où traîner sa
misère ?

Par quels sons, par quels pleurs
fléchir le dieu des morts ?

Déjà cette ombre froide arrive aux
sombres bords.

« Près du Strymon glacé, dans les
antres de Thrace,

Durant sept mois entiers il pleura sa
disgrâce :

Sa voix adoucissait les tigres des
déserts,

Et les chênes émus s'inclinaient dans
les airs.

Telle sur un rameau durant la nuit
obscur,

Philomèle plaintive attendrit la
nature,

Accuse en gémissant l'oiseleur
inhumain,

Qui, glissant dans son nid une
furtive main,

Ravit ces tendres fruits que l'amour
fit éclore,

Et qu'un léger duvet ne couvrait pas

encore.

Pour lui plus de plaisir, plus
d'hymen, plus d'amour.

Seul parmi les horreurs d'un sauvage
séjour,

Dans ces noires forêts du soleil
ignorées,

Sur les sommets déserts des monts
hyperborées,

Il pleurait Eurydice, et, plein de ses
attraits,

Reprochait à Pluton ses perfides
bienfaits.

En vain mille beautés s'efforçaient
de lui plaire :

Il dédaigna leurs feux, et leur main
sanguinaire,

La nuit, à la faveur des mystères
sacrés,
Dispersa dans les champs ses
membres déchirés.
L'Hèbre roula sa tête encor toute
sanglante :
Là, sa langue glacée et sa voix
expirante,
Jusqu'au dernier soupir formant un
faible son,
D'Eurydice, en flottant, murmurait le
doux nom :
Eurydice ! ô douleur ! Touchés de
son supplice,
Les échos répétaient, Eurydice !
Eurydice ! »
Le devin dans la mer se replonge à

ces mots,

Et du gouffre écumant fait tournoyer
les flots.

Cyrène de son fils vient calmer les
alarmes :

« Cher enfant, lui dit-elle, essuie
enfin tes larmes ;

Tu connais ton destin. Eurydice
autrefois

Accompagnait les chœurs des
nymphe de ces bois ;

Elles vengent sa mort : toi, fléchis
leur colère :

On désarme aisément leur rigueur
passagère.

Sur le riant Lycée, où paissent tes
troupeaux,

Va choisir à l'instant quatre jeunes
taureaux ;
Choisis un nombre égal de génisses
superbes,
Qui des prés émaillés foulent en paix
les herbes ;
Pour les sacrifier élève quatre
autels ;
Et, les faisant tomber sous les
couteaux mortels,
Laisse leurs corps sanglants dans la
forêt profonde.
Quand la neuvième aurore éclairera
le monde,
Au déplorable époux dont tu causas
les maux,
Offre une brebis noire et la fleur des

pavots ;

Enfin, pour satisfaire aux mânes
d'Eurydice,

De retour dans les bois, immole une
génisse. »

Elle dit : le berger dans ses nombreux
troupeaux

Va choisir à l'instant quatre jeunes
taureaux ;

Immole un nombre égal de génisses
superbes,

Qui des prés émaillés foulaiement en
paix les herbes.

Pour la neuvième fois quand l'aurore
parut,

Au malheureux Orphée il offrit son
tribut,

Et rentra plein d'espoir dans la forêt
profonde.

O prodige ! Le sang, par sa chaleur
féconde,

Dans le flanc des taureaux forme un
nombreux essaim ;

Des peuples bourdonnants
s'échappent de leur sein,

Comme un nuage épais dans les airs
se répandent,

Et sur l'arbre voisin en grappes se
suspendent.

Ma muse ainsi chantait les rustiques
travaux,

Les vignes, les essaims, les moissons,
les troupeaux,

Lorsque César, l'amour et l'effroi de

la terre,
Faisait trembler l'Euphrate au bruit
de son tonnerre,
Rendait son joug aimable à l'univers
dompté,
Et marchait à grands pas vers
l'immortalité.
Et moi je jouissais d'une retraite
obscuré ;
Je m'essayais dans Naples à peindre
la nature,
Moi qui, dans ma jeunesse, à l'ombre
des vergers,
Célébrais les amours et les jeux des
bergers.



œuvre du domaine public

Édité sous la licence Creative
Commons BY-SA



Except where otherwise noted, this work is licensed under <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>

Source :

B.N.F. - Wikisource

Ont contribué à cette édition :

Gabriel Cabos

Fontes :

David Rakowski's

Manfred Klein

Dan Sayers

Justus Erich Walbaum - Khunrath

bibebook

